Québec humaniste

Voix des athées et agnostiques

2015, Volume 10, No 4

Contenu de ce numéro

Mot du président p. 1

Humanisme et écologie
Harvey Mead p. 3

Avons-nous une âme ?
Michel Pion p. 10

Optogénétique :
Science de l'âme
Claude Braun p. 17

Connais-toi
Gérald Blanchard p. 21

Humanisme vs barbarie
Léon Ouaknine p. 25

Extraterrestres bientôt ?
Claude Braun p. 29

Sam Harris sur l'islam
Michel Pion p. 31

Lettres aux voilées
Guy Piché et
Enrico Gambardella p. 33

Rédacteur en chef :
Claude M.J. Braun
redacteurqh@assohum.org

Correctrice : Danielle Soulières

Où donc est passé Michel Virard ?

NDLR Le président de l'Association humaniste du Québec nous a écrit un billet pour ce numéro alors qu'il séjourne dans son pays natal, la France. Cette photo le présente en compagnie du martyr français de l'athéisme, le Chevalier de la Barre, dont la statue se trouve à Paris.

Mot du président

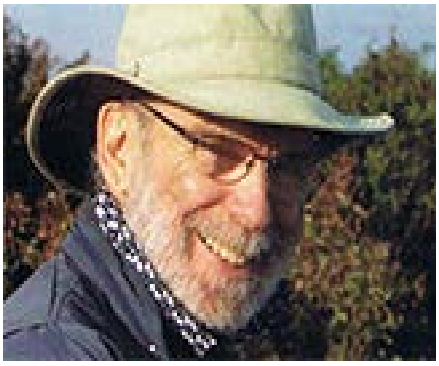
2015 s'achève et l'atmosphère dominante est devenue bien lourde. Il y a du bruit de botte dans l'air, au Canada, mais surtout en France, d'où je vous écris. Lorsque les gens se sentent menacés, ils ne réagissent pas forcément rationnellement. Nos réflexes acquis au cours de millions d'années sont toujours là, prêts à nous sauver … ou à nous faire faire de monumentales bêtises. J'ose espérer que les humanistes sont capables de garder la tête froide et d'évaluer intelligemment les risques. Aussi bien les risques d'agir que les risques de ne pas agir. Je vous fais confiance. Un des risques omniprésents est la stigmatisation de l'ensemble d'un groupe, ethnique, religieux, racial, etc. parce qu'une frange de ce groupe nous menace. Sachons d'abord et avant tout bien définir la nature et l'étendue de la menace. Essayons de ne pas faire davantage de victimes que celles que nous déplorons déjà. Surtout, essayons de comprendre l'enchainement des évènements, les éléments précurseurs, les terreaux empoisonnés qui ont permis à ces fleurs mortelles d'éclabousser la première page de nos journaux. Inlassablement, calmement, sachons répandre la pensée critique, aussi bien par de petites actions que par d'occasionnelles actions plus médiatisées.

Soyez réconfortés de savoir que, malgré les apparences, les idées humanistes progressent dans la plupart des sociétés de cette planète – même en Arabie Saoudite – et que la plupart des religions sont, en réalité, sur la défensive. Je n'ai aucun doute qu'elles puissent faire encore beaucoup de dégâts mais je vous rappelle que nous venons de loin. La photo en première page de ce numéro montre la statue du Chevalier de la Barre, condamné et exécuté pour blasphème en 1766. À cette époque la justice de France (et de Nouvelle France) n'était pas nécessairement beaucoup plus éclairée que celle de l'actuelle Arabie. On y comptait les « on-dit », c'est-à-dire, en pratique, les rumeurs et les ragots, comme pouvant contribuer à la « preuve » de la culpabilité de l'accusé. La notion de « droits » de l'accusé n'a commencé à émerger vraiment qu'à la fin du XVIIIe siècle.

Voltaire y a contribué puissamment en dénonçant ces procès où le « bras séculier » (le pouvoir royal de l'époque) devait s'occuper aussi de faire respecter le droit religieux, regrettable confusion des pouvoirs de l'Église catholique et de l'État qui couta la vie au tout jeune chevalier de la Barre.

Cette séparation des églises et de l'état, fondement même de ce que nous appelons aujourd'hui la laïcité, reste un acquis fragile susceptible d'être grignoté discrètement même dans un pays aussi laïque que la France, à plus forte raison au Canada où la séparation des églises et de l'état n'a jamais été formellement approuvée. La remarquable victoire du 14 avril 2015 en Cour suprême dans la cause des prières en début des séances du conseil municipal ne doit pas nous faire oublier que les religions ne doutent jamais de leur bon droit, même après une défaite en cour, et savent très bien revenir par la fenêtre lorsque la porte leur est fermée. La vigilance s'impose et s'imposera sans doute pour très longtemps.

Les enjeux pour l'humanité inscrits dans les crises écologiques contemporaines



Harvey L. Mead harveymead.org

NDLR Harvey Mead fut professeur de philosophie au collégial. Il est l'auteur de ***L'indice de progrès véritable: Quand l'économie dépasse l'écologie****, 2011 (MultiMondes). Il fut* ***Commissaire au développement durable*** *et* ***Vérificateur général adjoint du Québec,*** *2007-2008. Il fut Président (Chair), de la* ***Table ronde nationale sur l'environnement et l'économie****, 2002-2005. Il fut Président de* ***Nature Québec*** *1981-1989, 1994-2006*

En guise d'introduction

Le texte de Claude Braun sur l'antihumanisme théorique [1] est déstabilisant, avec une série de critiques de philosophes que j'apprécie en arguant avec insistence que leur positionnement est antihumaniste. Braun fournit quelques indications quant aux fondements de son rejet de ces philosophes: l'humanisme pour Braun doit reconnaître un modèle de civilisation humaine « à valeur universelle » et comporter une « attitude conviviale à l'échelle de l'ensemble des humains »; il désigne « une forme de pensée issue de la Renaissance chrétienne qui met en valeur la dignité de l'homme et s'interroge sur sa place dans l'univers. Par extension, il tend à englober les différentes manières d'envisager l'humain sur le plan éthique et se donne pour but sa valorisation et son épanouissement ».

La critique que fait Braun de Jean-Paul Sartre m'a amené à relire *L'existentialisme est un humanisme*, datant de la fin de la Deuxième Guerre mondiale. Suivant les références de Braun, cela m'a fait découvrir la Préface que Sartre a écrite 15 ans plus tard pour *Les damnés de la terre* de Franz Fanon [2] et ensuite à lire ce livre, qui traînait sur mes étagères depuis près de 50 ans sans jamais avoir été lu. Finalement, poursuivant la réflexion que tout ceci stimulait, j'ai lu *The Pedagogy of the Oppressed* de Pablo Freire, traînant également sur mes étagères depuis des décennies.

Ces lectures me ramenaient à l'époque coloniale (et post-coloniale) concernant laquelle d'autres lectures avaient stimulé une réflexion lors de mon quatrième voyage en Chine au printemps de 2015. Ce voyage faisait partie d'un effort de ma part depuis 2009 à mieux connaître et à mieux cerner la place de la Chine face aux enjeux écologiques planétaires qui me préoccupent depuis justement des décennies. Concernant ces enjeux et pour compléter la mise en contexte, Braun commence son texte sur l'antihumanisme en soulignant que la réflexion d'Edward O. Wilson sur l'élan suicidaire de notre espèce n'est pas théorique et n'est donc pas la cible de ses critiques. Dans un récent article de mon blogue [3], j'abonde dans le sens de Wilson, faisant la distinction entre le suicide politique dont le refus nous met dans l'embarras et le suicide collectif qui est en train d'en résulter.

Wilson et moi nous trouvons dans l'interprétation plutôt que dans la science, mais nos réflexions me semblent éminemment philosophiques, et je ne comprends pas pourquoi Braun fait la distinction entre le théorique et le philosophique. J'ai décidé

de poursuivre mes réflexions en essayant de situer l'humain dans le contexte de la crise planétaire en cours. Ma formation en philosophie et mon enseignement de cette discipline pendant plusieurs décennies me permettent de rejoindre les autres auteurs en pensant que la réflexion est théorique *et* humaniste, dans le sens peu précisé de Braun.

Le fait que j'ai poursuivi, en complément à mon enseignement, une carrière comme militant dans le mouvement environnemental pendant ces mêmes décennies explique l'intérêt de ramener cet ensemble de lectures à une réflexion sur l'humain dans la biosphère, en mettant un certain accent sur Sartre.

Un dialogue qui s'impose, entre humains, avec la biosphère

Sartre commençait sa préface au livre de Fanon en 1961 ainsi :

> Il n'y a pas si longtemps, la terre comptait deux milliards d'habitants, soit cinq cents millions d'hommes et un milliard cinq cents millions d'indigènes. Les premiers disposaient du Verbe, les autres l'empruntaient. Entre ceux-là et ceux-ci, des roitelets vendus, des féodaux, une fausse bourgeoisie forgée de toutes pièces servaient d'intermédiaires. Aux colonies, la vérité se montrait nue ; les « métropoles » la préféraient vêtue; il fallait que l'indigène les aimât. (9) ...

Il poursuivait :

> Les voix jaunes et noires parlaient encore de notre humanisme, mais c'était pour nous reprocher notre inhumanité. ... L'indigénat est une névrose introduite et maintenue par le colon chez les colonisés *avec leur consentement*. ... Réclamer et renier, tout à la fois, la condition humaine : la contradiction est explosive. (18-19)

Aujourd'hui, il y a environ 7 milliards d'habitants sur la terre, soit un milliard de riches et six milliards de pauvres. Pour certains, il est essentiel face à cette situation de maintenir des valeurs face aux défis, et celles-ci incluent la démocratie, présente surtout dans les pays riches. Pour certains dans les pays riches [4], il serait mieux que l'humanité disparaisse que de perdre la démocratie. En partant pour le voyage en Chine au printemps, je me suis permis la réflexion suivante face à de tels propos :

> Je pars pour un quatrième voyage en Chine et je n'ai aucun doute que j'y trouverai des humains qui cherchent leur bonheur, dans des conditions autres que nous, conditions qui n'enlèvent pourtant pas complètement l'intérêt de leur recherche. Je ne rencontrerai vraisemblablement pas des gens qui sont bloqués dans cette recherche par un gouvernement autoritaire, gens qui ne partageraient probablement pas quand même la conviction de mon intervieweur que leur vie ne vaut pas la peine d'être vécue.

Le contexte pour cette réflexion est ma conviction que la loi d'un seul enfant, qui a permis à une Chine surpeuplée d'éviter la naissance de peut-être 400 millions de nouveaux pauvres sur son territoire, représente une intervention à valeur humaniste : l'intervention mettait un accent sur la volonté de fournir une vie meilleure aux personnes qui vivent sur la planète plutôt que de reconnaître une liberté d'en procréer d'autres que certains pensent absolue.

La lecture de *The Pedagogy of the Oppressed* m'a permis de situer ce jugement dans un contexte plus large. Freire termine son livre en insistant sur l'énorme différence entre deux pédagogies. Pour l'une, l'objet est le transfert de connaissances d'un professeur dans une sorte de compte bancaire que possède l'élève, sa propre intelligence. Pour l'autre, l'objet est la libération de l'intelligence de l'élève dans un dialogue avec celle du professeur, lui-même en état d'apprentissage permanent [5].

Freire applique cette distinction au vrai monde, où vivent les milliards de pauvres que Sartre appelle des indigènes; pour Freire, c'est une question de distinguer entre les oppresseurs et les opprimés. Pour les détenteurs de la vérité, du pouvoir, de la vision qui accompagne le sentiment d'être dans la bonne voie, il est important de transmettre ce qu'ils détiennent. Pour les gens qui, comme moi pendant ma carrière de professeur de Humanities, ressentent qu'ils ne détiennent pas une vérité, ni même un contenu qui doit

être transmis de façon prioritaire, l'éducation est l'occasion d'encourager l'élève dans la poursuite d'une réflexion permanente dans le dialogue.

Ma réflexion se situe dans la « grande conversation » des penseurs du monde civilisé occidental dont j'ai fréquenté les œuvres pendant ma carrière, mais en reconnaissant justement que cette conversation était et est en constante évolution et comporte comme valeur l'effort imparfait de compréhension qui a marqué, entre autres, la pensée des philosophes critiqués par Braun.

En effet, l'Occidental reconnaît depuis un certain temps qu'il y a un monde oriental, un monde musulman, un monde autochtone, un monde d'indigènes. Dès le contact avec ces autres mondes, la réalisation frappe que la « grande conversation » occidentale manque de pans complets de réflexion. Braun insiste sur le fait qu'une civilisation humaine doive avoir une valeur universelle, mettre en valeur la dignité de l'être humain et avoir pour but sa valorisation et son épanouissement. Il fait ses propositions en partant de l'expérience de notre civilisation occidentale, mais rien ne suggère que nous pouvons prétendre avoir cerné définitivement une telle valeur, et la mondialisation contemporaine des expériences humaines nous offre de nouvelles perspectives.

L'impérialisme, le néocolonialisme, le capitalisme

Sartre a écrit sa préface pour l'œuvre posthume de Fanon parue en 1962, l'année après la mort de Fanon, l'année avant que l'Algérie n'obtienne son indépendance de la France. Finalement, mes réflexions sur le livre et sur la préface s'inséraient dans la lecture de trois romans de Malraux (dont ma première lecture cette fois-ci remontait aux années 1960) : *La condition humaine* (1933), sur la guerre civile en Chine avant l'arrivée des communistes au pouvoir, et qui ne portait pas vraiment sur cette guerre; *Les conquérants* (1928), sur la prise de contrôle de Hong Kong par les forces chinoises, et qui encore une fois est bien plus qu'une narration sur la guerre; *La voie royale* (1930), récit d'une expédition dans l'Indochine, territoire français où encore des (vrais) indigènes survivaient et que les personnages rencontrent.

Malraux visitait le colonialisme une génération avant la visite de Fanon, et présentait la vie des indigènes maintenant une place en dehors du colonialisme. Trente ans plus tard, Fanon devient non seulement un penseur (marxiste, existentialiste) mais aussi un militant pour l'Armée de libération de l'Algérie, où lui-même était étranger (venant à l'origine des Caraïbes); son livre n'est pas un roman, mais une expérience où on le voit assimiler et concrétiser la pensée de Sartre.

Les gens de mon âge arrivent des décennies après les nombreuses guerres d'indépendance, toutes ayant réussi d'une manière ou d'une autre dans la volonté de se séparer formellement du pays colonisateur, même si une sorte de néocolonialisme s'est manifestée dans de nombreux pays après. C'est par la lecture que nous arrivons à comprendre quelque peu ce colonialisme, et nous n'en sommes pas édifiés. À notre tour, nous voyons le même phénomène, finalement, sous d'autres auspices. Les mêmes pays, anciennement colonisateurs, possèdent une emprise aujourd'hui qui n'est plus militaire mais économique, et ils sont partout; à eux se sont joints les États-Unis, sortis de la Deuxième Guerre mondiale avec un pouvoir économique et politique inouï. Aujourd'hui nous nous trouvons devant un nouvel impérialisme, manifestant les mêmes traits que les pays colonisateurs d'autrefois mais opérant par la voie du capitalisme débridé.

L'héritage

Sartre, Fanon, Freire, Malraux insistent sur la pédagogie du dialogue par laquelle nous devenons humains au fur et à mesure que nous nous maintenons dans le dialogue. Pour Fanon, les Algériens se définissaient, leur État se définissait, dans l'action de révolte. On passe à travers le livre de Freire en constatant qu'il tient pour acquis et comme préalable que les leaders révolutionnaires savent déjà que les indigènes de Sartre sont opprimés. Son défi est de formuler une façon pour les opprimés et pour les leaders révolutionnaires d'entamer le dialogue entre eux-mêmes et foncer dans l'action en vue d'une libération. Cela incluait les indigènes de l'Amérique latine de Freire, ceux, noirs ou bruns, de l'Afrique de Fanon et ceux, jaunes, de Malraux. C'est ici où Braun semble débarquer, n'acceptant pas que l'humain se définisse dans l'action. Pourtant, l'appartenance à l'humanité, la volonté de la vivre

pleinement, est manifeste chez ces auteurs.

Aujourd'hui, nous parlons sérieusement et littéralement de la fin de la civilisation humaine. Encore une fois, la vaste majorité des humains se trouve dans une situation d'oppression. Les nouveaux maîtres de la terre, les riches, participent à cette oppression.Nous sommes les représentants du capitalisme dans sa recherche soutenue et sans limites d'une croissance économique, cela simplement par notre vie dans la consommation.

Face aux crises écologiques, le principal problème aujourd'hui, auquel Freire n'offre pas de solution, est la détermination de notre situation, plutôt facile à décrire et objective face au colonialisme, moins évidente aujourd'hui. *Halte à la croissance,* dans son modèle et dans ses projections, présente un portrait convaincant des tendances du développement sous le capitalisme et nous aide à comprendre que les crises aujourd'hui semblent refléter la période de bascule projetée pour environ 2025.

Le Bund à Shanghai, ancienne concession internationale de la ville - c'est-à-dire, le siège des colons anglais, français, russes et autres. La Chine a réussi à extirper les colons, a passé à travers l'invasion des Japonais et une guerre civile par la suite, pour aboutir au gouvernement communiste en 1949. Les anciens sièges des colons, ici mais aussi à Hong Kong, à Wuhan et dans de nombreuses autres villes, sont aujourd'hui des sites que les touristes chinois visitent dans l'oubli paisible de ce passé colonial rendu possible par l'accession de centaines de millions de Chinois à notre niveau de vie, mais cela probablement trop tard pour pouvoir poursuivre.

(photo: Harvey Mead)

En évaluant la situation, il nous faut comprendre aussi, par un semblant d'approche quantitative, que les coûts associés aux conséquences des risques associés à notre mode de vie seront plus importants que les coûts associés à la mise en place d'un nouveau système. L'énorme obstacle à l'effort des militants parmi nous de nous définir dans l'action est la conviction de la vaste majorité des économistes, et des décideurs qui suivent leurs conseils, que nous ne pouvons pas lâcher la croissance, que sans croissance nous ne pourrons pas maintenir notre civilisation.

Pourtant, et c'est le constat des promoteurs du capitalisme eux-mêmes, le système a créé sans cesse des inégalités intolérables parmi les populations humaines sur la planète, maintenant les indigènes contemporains dans leur pauvreté. Voilà un positionnement qui nous rappelle celui des années 1950-1970, quand les pays colonisateurs ne pouvaient pas imaginer l'abandon des bénéfices associés au colonialisme, l'abandon du statut défini par le colonialisme lui-même. Cela n'a pas empêché l'émergence de mouvements de libération partout sur la planète, mouvements qui ont gagné leurs paris.

La résilience

Braun insiste sur la convivialité comme caractéristique fondamentale de l'humanisme, ce qu'il ne voit pas chez Wilson, ce qu'un certain intervieweur ne voyait pas chez moi. Il est intéressant de confronter cette insistance à un mouvement qui semble offrir une approche à la révolution qui s'amorce, l'*Alliance de la résilience* [6]. Thomas Homer-Dixon en parle dans son livre *The Upside of Down : Catastrophe, Creativity and the Renewal of Civilization*. Il y décrit ses rencontres avec les scientifiques Joseph Tainter (220-227) et Buzz Hollings, fondateur de l'Alliance, celui-ci d'abord dans le chapitre décrivant notre situation de dépassement (225-232), ensuite, dans celui portant sur l'effondrement (250-254) et finalement, dans le dernier chapitre sur la catagenèse, son terme pour ce qui constituera la sortie de la catastrophe. Tainter permet de bien constater la situation d'effondrement de notre civilisation complexe, ce qui justifie la révolution, alors que Hollings exprime l'espoir selon Homer-Dixon, ou du moins, propose la pédagogie contemporaine qu'il faut prioriser face aux crises.

Comme pour Fanon, la catagenèse va se définir dans l'action, voire dans la violence; comme pour Freire, elle va se faire presque sans l'aide des connaissances actuelles liées à une civilisation qui a déshumanisé les populations du monde. On peut suggérer que la critique écologiste de la civilisation actuelle, dont les fondements sont dans le modèle capitaliste, remonte à *Halte à la croissance* de 1972. Elle s'est poursuivie pendant des décennies, à l'image presque des critiques du colonialisme. Le système en place a maintenu une inertie qui a fait en sorte que les projections d'effondrement s'avèrent aujourd'hui des réalités. Le capitalisme en cause, caractérisé par une compréhension de l'économie ne reconnaît (toujours) pas son insertion dans un cadre défini par la planète elle-même. *A fortiori*, il n'a fourni aucune indication qu'il s'interroge « sur sa place dans l'univers ». Pire, son insistance sur la consommation matérielle a réduit les riches – « les consommateurs » – à des humains sans dignité, dans un milieu de concurrence universelle qui est loin de la convivialité. Dans leur corruption indigne, les riches rendent une convivialité avec leurs indigènes, les pauvres, presque impensable.

Vue d'un quartier de Kibera, bidonville de Nairobi où résident environ un million de personnes; le plus grand bidonville de Nairobi, Mathare, a une population d'environ 1,2 million, cela pour une ville dont la population totale est d'environ 4 millions. La population du Kenya est prévue de doubler d'ici quelques décennies, ce qui mènera de plus grands nombres de personnes vers les bidonvilles tout en marquant l'extension des terres occupées par les paysans des différentes ethnies. On prévoit que la grande faune qui fait la renommée du Kenya (pour les riches touristes venant d'ailleurs) sera disparue d'ici un quart de siècle.

Dans la photo, on voit une quarantaine de poteaux de bois. En l'agrandissant, on découvre qu'il s'agit de supports pour des antennes de télévision. Kibera est entouré de quartiers de riches sur les collines autour, l'électricité et l'eau pour le bidonville venant de prises « illégales » des conduits qui mènent aux résidences des riches. Les inégalités ne se manifestent pas uniquement entre les pays, mais à l'intérieur d'eux aussi…

(photo: Harvey Mead)

L'*Alliance*, fidèle au caractère scientifique de son fondateur, reste plutôt générale quand il s'agit de la pédagogie pour la révolution, ciblant des dossiers sous un œil d'analyse scientifique. Elle comporte néanmoins des suites, dont *The Resilience Imperative*, par Michael Lewis et Pat Conaty (2012, New Society Publishers). Ces auteurs insistent sur les fondements d'une nouvelle société qui pourrait se mettre en branle aujourd'hui, et qui pourrait peut-être passer à travers le maelstrom qui s'en vient. Nous y retournons aux relations entre humains, à un effort de concevoir et mettre en place une nouvelle société avec des valeurs qui ressortent d'un examen des fondements des crises actuelles et de leurs causes. Voilà notre version de la pédagogie des opprimés et de la convivialité possible.

Ce livre fournit une approche à nos interventions qui ne présume pas, comme le font la grande majorité des militants, une transition en douceur. En contraste, nous voyons ces militants agir comme les décriraient Fanon et Freire, imbus des valeurs de l'oppresseur, en l'occurrence, le capitalisme, la croissance, la surconsommation et – leur espoir – l'économie verte. La plus récente manifestation de ceci est le manifeste *Pour un grand bond en avant* [7], où on peut déceler, comme chez ses prédécesseurs, le résultat d'un processus d'éducation que Freire appellerait « bancaire », où il y a transmission de mythes sans le dialogue dans l'action nécessaire pour en décortiquer les véritables implications de l'énoncé.

La recherche de valeurs dans un monde face à l'effondrement

La recherche de valeurs universelles souhaitée par Braun n'est pas le propre du monde occidental. Lorsque nous pénétrons dans ces autres mondes, oriental, musulman, autochtone, noir, nous voyons des histoires qui partagent la même recherche et également les mêmes critiques des dérapages. Braun y trouverait des indications d'une volonté du vivre-ensemble qui pourrait bien s'appeler une convivialité, mais celle-ci est moins un critère définissant les différents mondes qu'un souhait partagé par un ensemble de peuples dans leurs rejets des dérapages. Braun insiste sur la volonté d'une valorisation et de l'épanouissement des populations, et ces objectifs se trouvent peu souvent atteints.

La colonisation de la terre par les pouvoirs occidentaux a atteint une grande partie de la population humaine, et les efforts par ces populations de passer outre rejetaient souvent les valeurs de ces pouvoirs mises en contradiction par leurs actes. Le lecteur de *Les damnés de la terre*, voire de la préface de Sartre à ce livre, ne peut quand même pas ne pas remarquer justement le respect implicite de certaines valeurs de base. On peut même proposer que celles-ci soient réunies dans les critères énoncés par Braun.

Aujourd'hui, la mondialisation a réussi à pénétrer dans les derniers recoins de la planète, poussant ses impacts jusqu'au fonctionnement des systèmes géophysicochimiques planétaires. La critique écologiste devient de plus en plus clairement une critique de la civilisation même responsable de ces impacts. Encore une fois, mais de façon plus marquée, l'humain reconnait avoir perdu ses balises à travers les dérapages qui ont réduit sa dignité à celle d'un consommateur. Encore en parallèle à la situation de l'ère coloniale, cette reconnaissance identifie les humains comme responsables, d'une part, d'une oppression de nombreux peuples relégués à un rôle de fournisseurs pour la consommation des riches, mais d'autres part – et c'est nouveau – d'une dégradation dramatique de la planète elle-même.

Nous ne savons pas ce que nous pourrons faire de la situation, nous ne pouvons nous référer aux valeurs inhérentes dans la mondialisation et ses effets. Le rejet du système, la recherche de nouveaux modèles de vivre-ensemble, ce qui se passe dans les contestations actuelles, elles-mêmes marginales, comme à la sortie du colonialisme, n'a presque pas de balises et doit se définir dans les gestes eux-mêmes. Pour Sartre, cela est la situation permanente de la personne humaine.

Références

1. L'anti-humanisme théorique, Claude Braun, Québec humaniste, Vol 10(1), 2015, pp 37-40
http://assohum.org/Media/QH/QHVol10nu1.pdf
2. Le livre est disponible en version numérique à
http://classiques.uqac.ca/classiques/fanon_/damnes_de_la_terre/damnes_de_la_terre.html
3. http://www.harveymead.org/2015/10/21/elections-et-vraies-affaires/#comment-616
4. Voir http://www.harveymead.org/2015/02/25/la-liberte-dexpression-ou-la-mort/
5. Je fournis des fondements de mon adhésion à ce deuxième type d'apprentissage dans « Mouches », à http://www.harveymead.org/ecrits-2/78-2/
6. http://www.resalliance.org
7. http://www.ledevoir.com/politique/canada/450049/un-grand-bond-vers-l-avant J'ai pu le signer en soulignant à ces auteurs que c'était en raison de son flou magistral...

Un salar dans la Puna en Argentine. Couvrant des dizaines de milliers de kilomètres carrés, les salar se trouvent dans l'altiplano au Chili, en Argentine et en Bolivie à plusieurs milliers de mètres en altitude, et représentent l'avenir des technologies de l'électronique par les gisements de lithium qui s'y trouvent. On peut prévoir que l'exploitation de ces salar se fera comme celle d'autres ressources minérales ailleurs dans le Tiers monde, sans bénéfices pour les populations locales. Déjà, l'énorme défi de l'exploitation, exigeant de l'eau en quantités importantes en plein milieu du désert, et celui des distances et des altitudes extrêmes des lieux de production et de consommation, marquent les limites du possible dans l'extraction de ressources pour la vie moderne des riches.

(photo: Harvey Mead)

Avons-nous une âme ?

Michel Pion

La croyance à l'existence de l'âme a été et est toujours à la fois intellectuellement et sur le plan émotif apaisante pour un nombre incalculable de cultures partout dans le monde. Même aujourd'hui dans un monde de plus en plus séculier et malgré les avancées de la science, cette croyance est toujours aussi populaire. Aux États-Unis par exemple, 71 % de ses habitants croient en avoir une. Les Européens sont à peine plus sceptiques. Au Royaume-Uni et en Allemagne, par exemple, des sondages suggèrent qu'environ 60 % des citoyens croient en l'existence de l'âme. Plus de 90 % de la population de l'Inde et près de 100 % de celle du Nigéria croient à l'âme. Même dans les anciens pays communistes, en dépit de décennies d'athéisme officiel, on décompte des millions de gens qui sont persuadés d'avoir une âme. Tout bien compris l'immense majorité des sept milliards + d'habitants de notre planète souscrit à l'existence de l'âme et mise là-dessus, sous une forme ou une autre, comme gage d'immortalité.

Fragment d'un tableau d'Hieronimus Bosch (1450-1516) intitulé *Jardin des délices*

De toutes les alternatives existantes, la croyance en une âme semble la plus propice à nous garantir une immortalité digne de ce nom. Elle nous promet une vie éternelle dans un royaume fantastique, au ciel ou en enfer (c'est selon). Elle a inspiré des visionnaires et des poètes qui ont dépeint une après-vie idéale, passant outre les limites physiques des humains que nous sommes.

La croyance à l'existence de l'âme ancienne et intuitive.

Selon cette croyance nous avons tous une part de nous, spirituelle et immatérielle de par sa nature, qui est le vrai nous. Étant immatérielle l'âme n'est pas soumise à la décadence et à la destruction qui affecte immanquablement notre corps physique lorsque notre corps meurt. L'âme, elle, peut continuer son petit bonhomme de chemin vers une autre vie immortelle.

Que ce soit en rêve ou lors de visions, des gens de toutes les cultures ont vécu l'expérience de ce qui semble être la capacité de flotter hors du corps physique et de voyager dans le temps et l'espace. Cette expérience est souvent proposée comme preuve que notre essence est en fait de nature spirituelle indépendante des limites de son enveloppe charnelle. Ce phénomène est décrit de plusieurs façons selon le type d'expérience décrite, corps astral, éther, psyché, esprit, fantôme etc. Mais quelle que soit la description on en arrive toujours à la conclusion que le vrai nous est dissociable de notre corps et lui survit après sa mort, bref on parle de l'âme.

Plusieurs cultures anciennes ont ritualisé ces visions et ces rêves en voyages dans le monde des dieux et des esprits, mais leurs croyances à l'âme étaient loin de l'image que l'on peut s'en faire aujourd'hui. Les Égyptiens par exemple, croyaient à deux âmes pourvues de rôles différents. Cette notion d'une âme composite ou multiple était très commune à cette époque. Pour beaucoup il semblait évident que des facultés comme respirer, avoir une conscience, un intellect et un appétit, essentiels à une existence humaine, ne dépendaient pas de notre corps, mais étaient la responsabilité de ces âmes multiples. Comme toutes ces âmes ne survivaient pas, leur vision d'une vie post-mortem était à la fois mystérieuse et incomplète.

Chez les anciens Grecs une croyance en particulier proposait une chance de devenir un avec les dieux. Certains rituels devenaient l'assurance d'une éternité joyeuse et satisfaisante, contrastant avec le sort des non-initiés, leurs âmes s'élevant pour rejoindre les dieux. Nul autre que Platon fut manifestement influencé par ce culte.

Ce philosophe athénien qui vécut 400 ans avant Jésus Christ a développé une théorie de l'âme qui se révélera très attrayante bien plus tard pour les penseurs chrétiens. Platon fut le premier en occident à défendre l'idée selon laquelle l'âme était indissociable des humains, notre Vrai moi, et était de par sa nature, immortelle. En accord avec tout le reste de sa philosophie il prétendait que le corps physique n'était qu'une pâle imitation de notre vraie nature. Comme tout objet physique, pensait-il, notre corps change avec le temps et finit par mourir alors que l'âme, elle, appartient au divin et demeure incorruptible et par conséquent immortelle.

Fragment d'un tableau d'Hieronimus Bosch (1450-1516)

intitulé *Jardin des délices*

Toutefois, cette immortalité se méritait et adoptant une ligne de pensée résolument orientale, Platon suggérait que les âmes les plus rustres se réincarneraient dans de nouveaux corps. Pour obtenir une immortalité glorieuse, il fallait imiter Platon et s'efforcer de contempler la vérité, le bien et le beau, de telle sorte que l'âme s'en trouve renforcée en se rapprochant du divin.

Pour plusieurs défenseurs de la foi chrétienne qui suivirent quelques siècles plus tard, cette conception de l'immortalité devint rapidement irrésistible. Le plus célèbre de ces convertis fut sans aucun doute Saint-Augustin, un citoyen romain venant d'une famille aisée, il se convertit au christianisme sous l'influence de sa mère, au même moment où cette religion devint la religion officielle de l'empire en 387 après Jésus-Christ. À cette époque Augustin avait déjà été éduqué dans la philosophie dans la tradition classique et son génie consistera à adapter celle-ci à la doctrine chrétienne naissante. Cela fera de lui sans aucun doute le théologien le plus influent de l'histoire.

Saint-Augustin ne niait pas la croyance biblique de la résurrection des corps à la trompette du jugement dernier, mais il croyait que tous nous avons un corps et une âme, les deux étant essentiels pour notre existence. Il croyait également, comme Platon le suggérait, que l'âme était la meilleure part de l'humain et était intimement liée à notre conscience et notre intellect. Plus important encore, notre âme survivait après la mort de notre corps pour préserver notre identité. Donc à la fin des temps nos corps ressusciteraient pour être réunis avec notre âme et c'est seulement à ce moment que la personne commencerait sa vie éternelle, dans le royaume des cieux ou dans les lacs de feu de l'enfer.

Cette croyance à l'âme/résurrection demeure à ce jour la doctrine officielle de la plupart des dénominations chrétiennes, en particulier de l'église catholique. Elle a été défendue par de nombreux théologiens de Saint-Augustin à Joseph Ratzinger. Mais avec le temps l'importance de la résurrection a quelque peu diminué. Il semblerait que l'âme des défunts n'attend pas celle-ci pour gouter aux joies ou aux douleurs de l'après-vie, que ce soit au ciel, au purgatoire ou en enfer. Retrouver son corps à la fin des temps semble tout

au plus une formalité.

L'affirmation extraordinaire stipulant que le créateur de l'univers nous connait et se préoccupe de nous n'est pas unique à la chrétienté, c'est également un principe central des religions abrahamiques et spécialement l'Islam.

Pour la plupart des croyants aujourd'hui et même pour d'innombrables personnes ayant délaissé la religion, l'âme demeure la seule voie possible vers une immortalité et un antidote efficace pour confronter la peur de la mort.

Tout cela est fort bien, mais il appartient aux défenseurs de cette croyance au surnaturel de justifier en quoi la croyance en l'âme est davantage qu'un fantasme.

Où exactement est le paradis ?

Selon la tradition chrétienne alors que les disciples regardaient Jésus, quarante jours après sa résurrection, celui-ci « fut élevé et une nuée le déroba à leurs yeux » (Actes 1 :9). On ne peut qu'interpréter ce passage comme une ascension physique vers les cieux et l'au-delà. Cette image d'une ascension vers le paradis correspond à la vision de la cosmologie et de la religion qui était la norme à l'époque. Pour les Hébreux et les Grecs de la Bible le terme « cieux » se réfère à la fois au ciel et au royaume de Dieu. On croyait également à cette époque que la terre était au centre de l'univers et que celle-ci était entourée de « sphères célestes » qui étaient la résidence des âmes des justes.

La découverte, plusieurs siècles plus tard, à l'effet que la Terre n'était pas au centre du cosmos, ou même de notre petit système solaire, fut plutôt mal accueillie. Il a fallu plus d'un siècle pour que ce point de vue soit accepté, après que Copernic eut publié ses découvertes en 1543 et fut combattu avec acharnement par l'Église catholique pendant tout ce temps. Lors du procès de Galilée, qui ajouta ses propres découvertes à celle de Copernic il fut condamné comme « un hérétique explicitement contraire aux Écritures saintes ». Lorsque le moine Giordano Bruno osa déclarer que le soleil n'était qu'une étoile parmi un grand nombre d'autres étoiles dans un univers potentiellement infini, il finit sur un bucher.

Les découvertes de Copernic ont forcé l'humanité à adopter une vue nettement plus humble de sa propre signification cosmique. Avec l'avènement de télescopes de plus en plus puissants et les connaissances en cosmologie s'améliorant, la perspective de trouver l'hôte céleste alla en s'amenuisant. Les astronomes avaient beau chercher, ils ne voyaient nulle part d'anges jouant de la harpe parmi les étoiles. Les débuts des voyages spatiaux ont mis le point final à cette illusion une fois pour toutes. Le premier cosmonaute russe Yuri Gagarine est réputé avoir commenté « je ne vois pas de dieu ici ». Il semble que nous humains sur cette bonne vieille terre sommes, pour autant que l'on peut constater, tout seuls.

Les âmes, si elles vivent éternellement, doivent forcément vivre quelque part, mais où exactement semble plutôt difficile à déterminer. En général les théologiens patinent lorsqu'on leur pose la question. Ils finissent la plupart du temps par virer à l'ésotérique. Joseph Ratzinger, le pape démissionnaire Benoit XVI, a écrit que le paradis « n'est ni dans notre monde, ni à l'extérieur de celui-ci, mais dans le nouvel espace du corps du Christ, en communion avec les saints ». Voilà, qui explique tout bien sûr.

Mais la révolution copernicienne n'a été que la première de deux révolutions qui ont mis à mal l'idée de l'âme. La seconde bien entendu fut celle de Charles Darwin et sa théorie de l'évolution par la sélection naturelle, qui nous place, nous homo sapiens, résolument dans le même arbre de famille avec les primates, les porcs, les lézards et le plancton. Cela soulève certaines questions difficiles quant à notre place dans cet univers, non la moindre étant que si nous sommes seulement une parmi un tel nombre d'espèces vivantes, qu'est-ce que nous avons de si spécial pour que nous soyons éternels?

L'âme, la conscience et le corps; les réponses de la science

La croyance à l'existence de l'âme est, quoi qu'on en pense, une hypothèse pouvant être soumise à la raison. Les logiciens de la Grèce antique et de l'Inde la considéraient comme la meilleure explication de tout un ensemble de phénomènes empiriques. De même que Jésus avec l'espoir de la résurrection, en appela à Dieu le père de sa croix, Socrate, ayant rationnellement démontré que son vrai moi était immortel, n'eut aucun problème à boire sa cigüe empoisonnée avec un sang-froid apparent.

Mais qu'est-ce qui est censé prouver l'existence de l'âme? On peut identifier au moins trois raisons, la première étant la vie elle-même. À l'évidence il y a un monde de différence entre ce qui est vivant et ce qui ne l'est pas. Pour de nombreuses cultures telle celle de la Grèce antique il apparaissait clairement que les êtres vivants avaient quelque chose de plus qui expliquait leurs vitalités, quelque chose que les roches, la poussière ou l'eau n'avaient pas. Ce quelque chose était l'âme, avoir une âme et être vivant étaient la même chose.

Deuxièmement, il y avait l'existence de la conscience. Certains êtres vivants peuvent non seulement se déplacer et grandir, mais peuvent aussi penser, imaginer et croire. Encore là il semble y avoir un gouffre énorme entre ce qui est mesurable et visible et nos pensées qui semblent flotter dans nos têtes. Clairement notre esprit fonctionne différemment du reste et son existence requiert une explication. Pour plusieurs cette explication, c'est l'âme.

Troisièmement, il y a des explications plus ésotériques, telles que la croyance à la réincarnation qui, pour plusieurs, est la preuve que l'âme peut voyager d'une réincarnation à l'autre. Les apparitions de fantômes sont aussi pour certains une preuve de l'existence des esprits et de la survie de l'âme après la mort.

Ces trois arguments ne sont plus aussi convaincants qu'ils pouvaient l'être deux mille, deux cents ou même vingt ans auparavant. Le consensus scientifique a depuis longtemps tourné le dos à l'idée qu'une essence quelconque soit requise pour expliquer la vie. La connaissance moderne du fonctionnement de la vie, de l'organisme jusqu'aux organes individuels, des cellules jusqu'à l'ADN ne requiert l'apport d'aucune substance spirituelle pour fonctionner. On peut donc mettre de côté le premier argument.

Fragment d'un tableau d'Hieronimus Bosch (1450-1516)

intitulé *Ascension vers l'empyrée*

Le troisième argument, les apparitions de fantômes et autres phénomènes étranges, peut également être mis de côté. Ceux qui ont essayé d'enquêter sur ces phénomènes et en tirer des conclusions ont invariablement été déçus. Rarement ces récits d'apparitions résistent longtemps à la lumière des faits. Si cela vous semble en faire peu de cas, sachez qu'il existe une société sur la recherche psychique qui a été fondée à Londres en 1892 par quelques-uns des plus grands esprits de l'époque pour explorer les phénomènes paranormaux dans un esprit positif. Plus de cent ans d'enquêtes faites avec une attitude et un esprit ouverts aux possibilités n'a pas démontré à ce jour quoi que ce soit de convaincant quant à l'existence de phénomènes surnaturels.

Toutefois, il existe un phénomène notoire, d'apparence surnaturelle, utilisé pour suggérer l'existence de l'âme, les supposées expériences de sortie du corps. Le cas classique est celui d'un patient dont le cœur s'est arrêté temporairement et qui relate avoir laissé son corps, ou de l'avoir observé en flottant au-dessus de lui. D'autres racontent avoir été attirés par un tunnel rempli de lumières ou encore avoir rencontré un parent ou un ami défunt et bienveillant. Ces expériences ont une profonde influence sur ceux qui les ont vécues.

La réalité de ces expériences n'est pas mise en doute. Ce qui l'est par contre est la perception que certains en ont qui est souvent biaisée. Y voir une preuve de l'existence de l'âme est d'ignorer les dernières découvertes de la neuroscience, particulièrement sur le lobe pariétal. Le lobe pariétal est considéré comme un cortex associatif hétéromodal. C'est-à-dire qu'il joue un rôle important dans l'intégration

des informations issues des différentes modalités sensorielles (vision, toucher, audition) qui sert à construire une image corporelle de notre corps et de son environnement de sorte que nous puissions savoir en tout temps qui nous sommes et où nous nous trouvons. Cette perception peut être faussée par contre lorsque le lobe pariétal est endommagé ou stimulé par des électrodes. Des expériences menées par des scientifiques en laboratoire ont démontré que l'on peut provoquer chez des volontaires des expériences de sortie du corps où des gens ont la sensation de flotter hors de celui-ci et avoir l'illusion de se regarder.

Si l'on ajoute à cela le pouvoir hallucinogène de certaines drogues anesthésiques ou les effets d'une perte d'oxygène sur le cerveau, la science est très proche de fournir une explication parfaitement naturelle des expériences vécues par des personnes traumatisées ou ayant frôlé la mort.

Il convient aussi de mentionner que des expériences sont en cours pour tester la validité des affirmations de sorties du corps, par exemple en plaçant des panneaux dans les salles d'urgence, visibles uniquement par quelqu'un au-dessus d'un patient. Jusqu'à maintenant ce genre d'expérience n'a pas permis de démontrer de façon irréfutable que quelqu'un est bel et bien sorti de son corps.

Les arguments en faveur de l'existence de l'âme donc, supposent que celle-ci est indépendante du corps et relèvent en fait d'une sorte d'essence spirituelle capable de survivre à la mort de notre corps physique. Si, par contre, notre conscience est entièrement dépendante de notre corps, alors la conclusion qui s'impose est que notre conscience meurt en même temps que notre cerveau et qu'il ne reste rien qui puisse tenir lieu d'âme. La question cruciale pour les arguments en faveur de l'existence de l'âme est donc la suivante. Est-ce que notre conscience peut, tel le capitaine d'un bateau en train de couler, quitter notre corps mourant et perpétuer son existence, ou bien, comme l'un des compagnons sceptiques de Socrate lui a fait remarquer, la conscience cesse à la destruction du corps tout comme la musique de la harpe cesse avec la destruction de la harpe. Considérons les faits.

Une des preuves les plus convaincantes de la dépendance de la conscience envers le corps demeure l'observation de patients ayant subi des dommages au cerveau. Probablement le cas le plus célèbre reste celui de Phineas Gage, un travailleur du rail vivant au Vermont. Une grande partie de son cerveau, le lobe frontal, fut gravement endommagé suite à un accident causé lors d'une explosion lorsqu'une barre de métal lui entra par la joue pour ressortir par le haut de son crâne. Incroyablement, Gage a survécu, mais sa personnalité se trouva profondément perturbée. Étant connu comme un travailleur responsable et respecté, il fut décrit par la suite comme étant « capricieux », « colérique » « impoli » et « imprévisible ». Le dommage à son cerveau causé par l'accident semble avoir provoqué des changements importants à sa personnalité.

Nous n'avons pas beaucoup de détails sur le cas de Gage, mais ce n'est plus nécessaire aujourd'hui. Les avancées de la médecine et la capacité de garder vivants des patients avec des dommages au cerveau fait en sorte que nous avons maintenant une bien meilleure compréhension du fonctionnement de celui-ci. Nous savons maintenant hors de tout doute que des dommages causés à certaines parties du cerveau peuvent influencer de façon très significative la capacité d'une personne à ressentir certaines émotions, à effacer sa mémoire, sa créativité, son langage et à lui enlever totalement ses inhibitions, toutes des fonctions qui auparavant étaient attribuées à l'âme.

Le défi est donc le suivant. Ceux et celles qui croient à l'existence de l'âme doivent nous expliquer comment notre individualité peut survivre à la mort de notre cerveau alors que la destruction d'une petite partie de celui-ci change irrémédiablement la personnalité même d'une personne au point où ses proches ne le reconnaissent plus.

Pour clarifier ce point, prenons l'exemple de la vision. Si vos nerfs optiques sont suffisamment endommagés, vous allez perdre la capacité de voir, vous serez aveugle. Cela nous confirme que notre capacité de voir est dépendante de nerfs optiques fonctionnels. Curieusement, plusieurs s'imaginent que lorsque leurs âmes quitteront leur corps ils continueront de voir. Ils croient être en mesure de voir leurs corps décédé sou encore de pouvoir suivre leur cérémonie funéraire. Donc on peut en déduire qu'ils pensent que leur âme possède la faculté de la vue. Mais si l'âme peut voir une fois que le corps et le cerveau sont morts, pourquoi les aveugles sont-ils incapables de voir sans nerfs optiques fonctionnels ? Est-ce que cela signifie que les aveugles n'ont pas d'âme ?

L'argument principal en faveur de la notion voulant que notre conscience requière une âme est qu'il est difficile de concevoir comment nos pensées peuvent surgir d'un

phénomène purement physique. Ceux qui adoptent cette vision, les « dualistes », maintiennent que des phénomènes, tels la mémoire ou les rêves sont fondamentalement différents de la sorte de fonction assurée par le cerveau. Les phénomènes physiques sont observables pour tous alors que notre processus mental est irrémédiablement subjectif. Vous seuls savez ce que c'est que d'être vous.

Ces considérations, comme nous l'avons vu précédemment, ont été supplantées par les découvertes récentes de la neuroscience. Nous pouvons maintenant commencer à nous émerveiller de la complexité et la magnificence du cerveau humain. Chacun d'entre nous a, à l'intérieur de son crâne, quelque chose comme cent milliards de neurones, chacun de ces neurones ayant en moyenne sept mille connexions neuronales.

Fragment d'un tableau d'Hieronimus Bosch (1450-1516)

intitulé *Jardin des délices*

L'idée selon laquelle notre personnalité peut survivre à la mort de notre corps semble donc sans espoir. Cela ne revient pas à dire que tous les mystères de la conscience ont été révélés. C'est loin d'être le cas. La discipline de la neuroscience en est encore à ses débuts et beaucoup de mystères concernant le fonctionnement du cerveau restent à découvrir. Mais l'accumulation des découvertes faites à présent pointe vers la conclusion de la complète dépendance de notre conscience envers notre corps. Pour citer le psychologue Jesse Bering « la conscience est un produit du cerveau, le cerveau meurt à notre mort. Donc la pensée subjective que notre conscience survit à la mort est en elle-même une illusion psychologique opérant dans le cerveau des vivants. »

Il y a un autre (gros) problème avec l'idée selon laquelle notre conscience puisse survivre à la mort de notre corps et c'est quelque chose avec lequel nous sommes tous familiers et c'est le simple fait que, si on vous frappe la tête avec suffisamment de force, vous perdrez connaissance. Votre perception du monde alentour cesse, vous êtes knockout. Votre conscience est temporairement éteinte. Le coup en lui-même est un acte physique, avec des effets mesurables sur votre cerveau. Vous aurez le même effet si on vous anesthésie avant une opération. Votre conscience sera à « off ». Pour ceux qui croient que la conscience puisse survivre à la mort du corps c'est un argument gênant.

Si, en effet, la conscience est maintenue par une cause non-matérielle, disons l'âme, on pourrait croire que celle-ci continuerait d'opérer indépendamment de notre corps. Si nous possédons une âme immatérielle, pleinement consciente, alors nous devrions être en mesure de décrire ce qui s'est passé pendant que nous étions knockout, ou sur la table d'opération. Or ce n'est pas ce qui se passe.

Pour faire une analogie; si un bateau est endommagé pendant qu'il est au large, une fois qu'il est réparé on peut s'attendre à ce que le capitaine soit en mesure de nous expliquer ce qui s'est passé durant les réparations. Si le capitaine et le bateau sont deux choses différentes, la panne du bateau n'affectera pas le capitaine. Donc si notre conscience est partie prenante de notre corps, comme le capitaine du bateau, immatériel et capable de survivre à la destruction du corps, alors si celui-ci arrête de fonctionner cela ne devrait nullement affecter son fonctionnement. Mais c'est loin d'être le cas.

Ces croyances à l'existence de l'âme ont toutes trois choses en commun, elles sont *ad hoc*, non falsifiables et soulèvent autant de questions que de réponses. Et cela, comme tout psychologue ou scientifique vous le dira, est une bonne raison d'être sceptique devant de telles explications. Toutefois, le fait demeure, que ce qui arrive lorsque vous vous frappez la tête ou lorsqu'on vous injecte des anesthésiques est exactement ce à quoi on peut s'attendre si notre conscience est entièrement

dépendante de notre cerveau et pas du tout ce que l'on attend si notre conscience dépend d'une âme immatérielle.

Le problème avec la question de l'existence de l'âme n'est pas que la science n'a pas encore trouvé l'âme. Plusieurs scientifiques étaient des croyants qui ont cherché désespérément une preuve qu'ils possédaient une âme immortelle. Un bon exemple est le docteur américain, Duncan McDougall, qui a pris la peine de construire un lit d'hôpital muni d'une balance, et vérifiait le poids de patients avant et après leur mort. Il est arrivé à la conclusion, en 1907, que l'âme pesait vingt et un grammes. Il a plus tard cherché à utiliser une machine à rayons-x pour tenter de photographier l'âme alors qu'elle quittait le corps. Il va sans dire que ses résultats n'ont jamais pu être répliqués par la suite et que son espoir de prouver l'existence de l'âme fut réduit à néant.

Plus on en sait sur nous-mêmes et plus il semble évident que nous n'avons pas une telle chose qu'une âme. Nous sommes le résultat de milliards d'années d'évolution à partir de créatures simples avec aucune vie mentale et avant cela d'organismes qui ne se qualifient même pas de créatures. Nous sommes le résultat de la rencontre entre un sperme et un ovule qui s'est développé cellule par cellule. La vie mentale et psychologique qui en émerge est intimement liée à nos fonctions corporelles. La meilleure théorie moderne que nous avons sur la conscience nous suggère que notre esprit consiste en la représentation qu'un organisme physique fait d'elle-même et de son environnement pour l'aider à survivre dans un monde complexe rempli de dangers potentiels. Et les éléments de preuves que nous possédons tendent à démontrer que notre cerveau, cet organe incroyablement complexe, est la source d'où proviennent non seulement nos émotions, mais aussi l'art, la raison et aussi la religion. Cela me semble quant à moi, infiniment plus inspirant que la simplicité de l'âme de Platon ou des théologiens.

D'être vivant est un incroyable privilège. Pensez seulement à la chaine d'évènements qui a abouti à votre existence, du développement des premières formes de vie, à l'avènement des mammifères, de l'espèce humaine, de votre famille et finalement de vous. Et tout cela ne serait pas arrivé sans le cycle ininterrompu de naissances et de décès. Je ne suis pas en train de dire que nous devions être heureux de savoir que nous allons tous mourir. Je suis convaincu que pour beaucoup de gens la croyance en une âme immortelle est un antidote efficace à la peur de la mort. Mais voir la réalité en face n'a pas forcément comme conséquence de nous tourner vers le désespoir et le nihilisme. En ce qui me concerne savoir que cette vie est la seule que j'aurai, lui donne d'autant plus de valeur.

Les humanistes croient à la vie *avant* la mort. En acceptant qu'elle ait une fin nous pouvons et devons la chérir. Notre vie est composée de moments qui souvent nous dépassent et touchent plein de gens autour de nous de multiples façons. Si notre vie est comme un livre faisons en sorte de ne pas être trop déçus lorsque nous arriverons à la dernière page.

Références

Immortality – Stephen Cage
The God Argument - A.C Grayling
Frans de Wall – The Bonobo and the atheist
Les sceptiques grecs - Jean-Paul Dumont
Godless - Dan Barker
Sondage Harris poll (2007 & 2009)
The God instinct – Jesse Bering

Michel Pion est Vice-président de l'Association humaniste du Québec

Optogénétique : Comment on étudie l'âme aujourd'hui en neurosciences

Claude Braun

Chaque époque comporte une technique physiologique de pointe qui motive les psychophysiologues à caractériser de façon de plus en plus spatiotemporellement concrète la vie psychique. Avec chaque révolution technique l'ensemble des processus psychologues se fait passer au nouveau crible. On tenta d'abord, à l'époque de Sherrington, Bechterev et Pavlov 19e siècle (et début du 20e), de caractériser la vie mentale en termes de réflexes neuroélectriques. La méthode était grossière : on pratiquait des lésions en observant leurs effets sur le comportement.

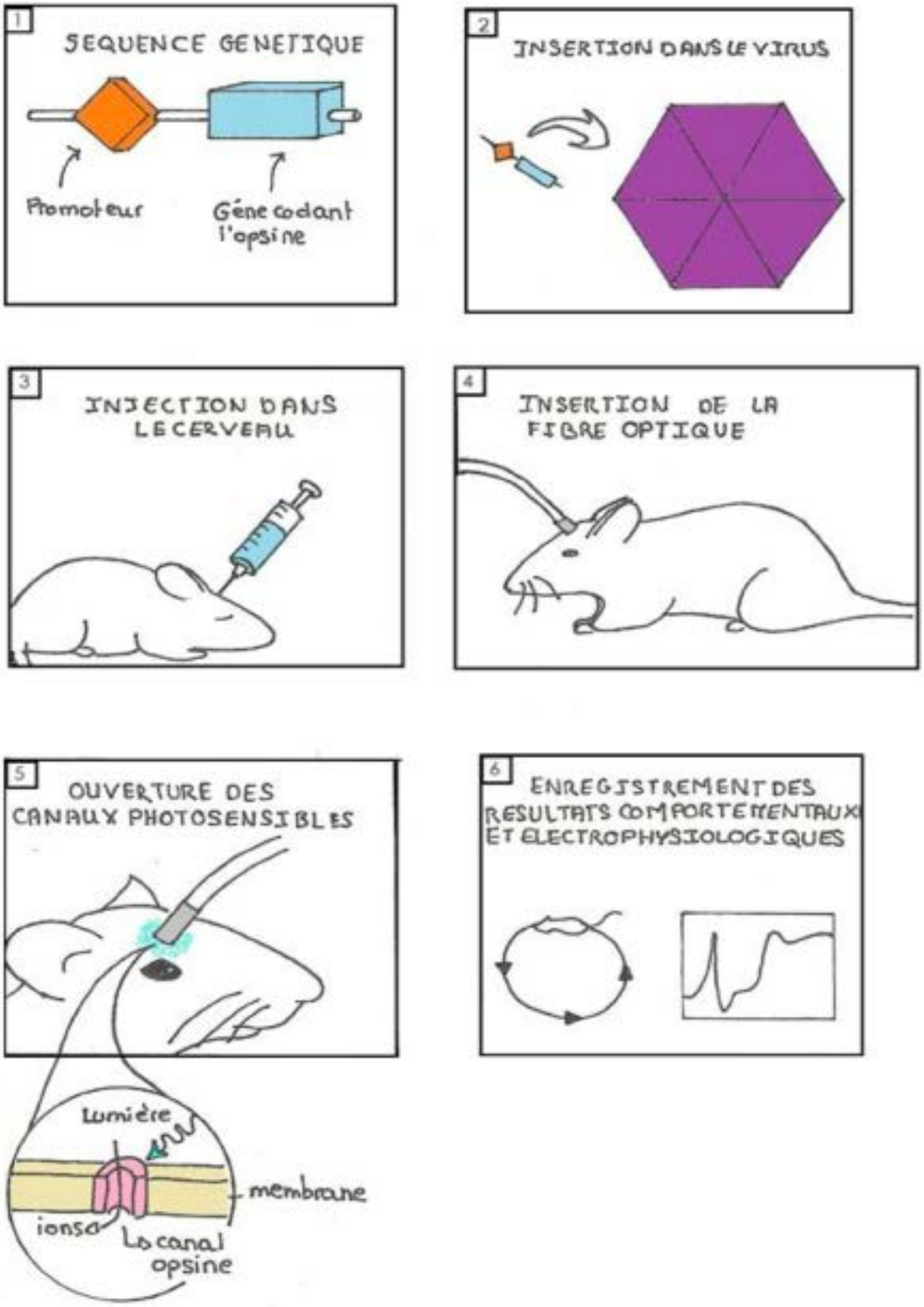
Lorsque fut mise au point la technique électro-encéphalographique ou ÉEG au tournant du siècle jusqu'aux années 1950, Caton et Berger reprirent les paramètres classiques de la vie mentale, sommeil, éveil, attention, mémoire, perception, action, en en déterminant le contour électrique au scalpe. Lorsqu'on apprit à enregistrer l'activité ionique de neurones individuels dans les décennies qui suivirent tous les mêmes éléments de la vie mentale ont été à nouveau caractérisés par Adrian, Eccles et successeurs chez l'animal et chez les patients épileptiques dans leur rapport à l'activité de neurones catégorisés selon leurs spécialités psychologiques.

Au courant des années 70 une technique nucléaire, la tomographie par émission de positons (TEP) permit de faire de façon minimalement invasive des déterminations métaboliques dans le sang cérébral de personnes neurotypiques en termes de calculs de concentrations de positons. Une autre technique exploita notre capacité de cartographier l'émission de photons (SPECT). Par la suite, la cartographie spatiotemporelle du cerveau pendant les activités mentales bénéficia de nouvelles techniques de plus en plus performantes, soit avec une meilleure résolution spatiale, comme l'imagerie par résonance magnétique (IRMf) ou une meilleure résolution temporelle comme l'imagerie optique (IOf).

La mise au point de stimulation magnétique transcrânienne pour la psychophysiologie dans les années 80 ou de stimulation à courant électrique direct a lancé une nouvelle entreprise de caractérisation de la vie mentale. Dorénavant, on pouvait légèrement inhiber ou exciter une région spécifique du cerveau, même d'humains neurotypiques, et noter les variations du comportement. Avec ces outils, les variations que l'on observe dans le comportement ne sont pas très spécifiques ou saillantes toutefois. Et les modifications subjectivement vécues non plus, hélas.

Chacune de ces techniques a apporté un approfondissement important de nos connaissances scientifiques sur la vie mentale, mais aucune technique n'est dépourvue de contraintes dérangeantes et limitantes et aucune ne présente une résolution spatiotemporelle parfaite. Par exemple, l'IRMf, dont les usagers sont si fiers et qui donne de si belles images en couleur dans nos périodiques scientifiques, ne peut mesurer en réalité que des changements métaboliques incompris au plan cellulaire, globalement causés principalement par les glies, dans des populations de millions de cellules non caractérisées chimiquement. En plus, la technique est extraordinairement dispendieuse et elle est extrêmement peu écologique, le participant devant rester immobile dans un tube très bruyant. Ce tube est toujours situé dans un hôpital.

Ces limitations de la technique IRMF sont présentement en voie d'être résolues grâce à une nouvelle méthode. Cette méthode, nommée technique de l'année par *Nature Methods* en 2010 [1], est l'*optogénétique*. En injectant à un endroit spécifique du cerveau des virus porteurs de gènes codant pour certaines molécules photosensibles (opsines), les chercheurs peuvent ensuite activer ou inactiver, avec une lumière très spécifique, les neurones s'étant auto-équipés de ces dits récepteurs de lumière. Le virus installe le gène dans le génome du neurone et ce génome produit ensuite lui-même la molécule photoréceptrice qui s'installe comme


1
SEQUENCE GENETIQUE
Promoteur
Gène codant l'opsine
2
INSERTION DANS LE VIRUS
3
INJECTION DANS LE CERVEAU
4
INSERTION DE LA FIBRE OPTIQUE
5
OUVERTURE DES CANAUX PHOTOSENSIBLES
Lumière
membrane
ions
Le canal opsine
6
ENREGISTREMENT DES RESULTATS COMPORTEMENTAUX ET ELECTROPHYSIOLOGIQUES

récepteur extra synaptique le long de l'axone.

Selon l'opsine choisie, on peut inhiber ou exciter le neurone. Par exemple, la channelrhodopsine 2 (ChR2), dont le gène est tiré d'algues unicellulaires, s'ouvre à la lumière bleue, laissant entrer les ions Na+ dans les neurones, ce qui les dépolarise, et les rend excitables. L'halorhodopsine (NpHR), dont le gène est tiré d'archéobactéries, s'ouvre à la lumière jaune, laissant entrer les ions Cl- dans les neurones, ce qui les hyperpolarise, et les rend, à l'inverse, inexcitables.

Une fois l'auto-production de la nouvelle protéine établie, l'animal est transgénique, mutant. L'exploitation des virus en optogénétique va bien plus loin. On peut triturer le virus pour transporter non seulement le gène de l'opsine cible mais aussi pour n'avoir une affinité que pour un neurone d'un type extrêmement précis [2[. Toutefois, l'ingéniosité des spécialistes de la biologie moléculaire ne s'arrête pas là non plus. On a créé des virus porteurs de gènes « chimère » fusionnant une opsine à un peptide, une autre sorte de récepteur pouvant avoir un rôle spécifique dans tel ou tel vécu mental ou comportement géré dans tel ou tel groupe de circuits neuronaux [3].

La procédure dans sa phase virale est entièrement bénigne. Les virus utilisés en optogénétique sont désarmés, bénins : ils ne rendent pas l'animal malade. Le plus souvent le neurone est ensuite manipulé in vitro ou in vivo avec fibre optique implantée au cerveau. Mais on peut même dans certaines situations étudier et manipuler les neurones cibles de l'animal alors qu'il est libre de tous ses mouvements dans n'importe quel environnement. Pour cela on remplace une partie du crâne par une version transparente faite d'une sorte de silice comme le zircon par exemple.

Bref, avec une simple lumière pulsée, les chercheurs peuvent aujourd'hui faire manifester des comportements très spécifiques chez des mammifères en activant des groupes de neurones de réseaux extrêmement bien caractérisés chimiquement. De plus, les résolutions spatiale et temporelle des manipulations expérimentales représentent une immense avancée par rapport aux techniques précédentes. Les récepteurs photiques, comme tout récepteur, sont des molécules qui peuvent se conformer/reconformer en quelques dizaines de microsecondes, sans s'épuiser, des heures durant. Ainsi, on peut facilement pulser de l'énergie photique à de très hauts rythmes ou pour des périodes très brèves afin de caractériser des modifications beaucoup plus lentes observées au potentiel d'action loin en aval, qui lui ne se manifeste qu'au rythme d'environ un potentiel par milliseconde par neurone. Il reste que le principal porteur d'information à valeur psychique dans le cerveau reste ce potentiel d'action. Chaque neurone et chaque microcircuit a son rythme précis de sensibilité à la lumière et de production de potentiels d'action aptes à engendrer un comportement ou un vécu mental particulier.

L'importance de cette nouvelle méthodologie ne peut être sous-estimée : elle représente le pont tant attendu entre micro et macro biologie. Elle comporte une résolution temporelle et spatiale bien meilleure que son plus performant prédécesseur. On peut manipuler des populations aussi limitées que quelques centaines de neurones jusqu'au cerveau au complet. La résolution temporelle de la manipulation est de l'ordre de la milliseconde et on peut ainsi isoler, sans distorsion, la fonction de petits réseaux neuronaux interconnectés à de nombreux autres microcircuits dans les aires cérébrales.

Pour rendre compte de ce qu'accomplit cette méthode imaginons un jouet comme un petit camion téléguidé par une console-antenne radio à manettes. Seulement, remplacez le récepteur radio du camion par un ou plusieurs neurones du type exact qui vous intéressent, l'émetteur radio par une lampe et le camion par le corps complet Nous pouvons activer ou désactiver les neurones de notre choix, à distance, de façon immédiate, précise et bénigne. Et nous pouvons faire faire au camion ce que nous voulons.

L'optogénétique entrouvre la possibilité maintenant de caractériser la contribution de neurones au comportement et à la vie mentale selon leur spécificité chimique (par exemple selon le neurotransmetteur qu'ils utilisent, ou selon toute autre particularité telle le type anatomique de neurone, la combinaison de récepteurs extra-synaptiques du neurone, la connectivité microcircuitaire du neurone, etc.) [2]. De plus, lorsque l'animal est prêt à être stimulé, il peut être parfaitement intact et il est possible de le stimuler et d'observer l'effet de cette stimulation de façon complètement non-invasive, non-contraignante, en situation parfaitement écologique pour l'espèce. On peut observer les comportements de l'animal mais on peut aussi mesurer l'activité électrique de certains neurones individuels ou de collectivités de neurones. On

peut combiner l'optogénétique avec n'importe quelle autre technique d'imagerie cérébrale ou de neurophysiologie.

Une communauté avant-gardiste de chercheurs s'affaire présentement à redéfinir le monde intérieur du comportement et de la vie mentale, molécule par molécule, neurone par neurone et circuit par circuit. La complexité et la finesse des résultats attendus sont phénoménales. L'aventure ne fut concluante chez la mouche qu'en 2005, et le terme d'*optogénétique* ne fut inauguré qu'en 2006 par Nathalie Janel et et Mark J. Schnitzer. Mais aujourd' hui, on peut déjà, avec une simple illumination pulsée, produire des comportements très saillants et très spécifiques (comportement de peur par exemple) chez la souris transgénétique. L'optogénétique n'a pas tardé à livrer de nombreuses percées dans notre compréhension des maladies neurologiques [4] et psychiatriques [5] telles parkinsonisme, autisme, schizophrénie, dépression, toxicomanie, etc.

1. Primer on Optogenetics: Pastrana, Erika (2010). «Optogenetics: Controlling cell function with light». Nature Methods 8 (1): 24–25. Editorial: «Method of the Year 2010». Nature Methods 8 (1): 1. 2010. Commentary: Deisseroth, Karl (2010). «Optogenetics». Nature Methods 8 (1): 26–9.

2. Tsien JZ, et al (1996). Subregion- and cell type-restricted gene knockout in mouse brain. Cell. 1996 Dec 27;87(7):1317-26.

3. Kim, J. M.; Hwa, J.; Garriga, P.; Reeves, P. J.; RajBhandary, U. L.; Khorana, H. G. (2005). «Light-driven activation of beta 2-adrenergic receptor signaling by a chimeric rhodopsin containing the beta 2-adrenergic receptor cytoplasmic loops». Biochemistry 44 (7): 2284–92.

4. Tønnesen, J. (2013). Optogenetic cell control in experimental models of neurological disorders. *Behavioural Brain Research*, *255*, 35-43.

5. Deisseroth, K. (2012). Optogenetics and psychiatry: applications, challenges, and opportunities. *Biological Psychiatry*, *71*(12), 1030-1032.

" Puissent tous les hommes se souvenir qu'ils sont frères." Voltaire.

François-Marie Arouet, dit Voltaire, né le 21 novembre 1694 à Paris, ville où il est mort le 30 mai 1778 (à 83 ans), est un écrivain et philosophe français qui a marqué le xviiie siècle et qui occupe une place particulière dans la mémoire collective française et internationale. Figure emblématique de la philosophie des Lumières, chef de file du parti philosophique, son nom reste attaché à son combat contre le fanatisme religieux, qu'il nomme « l'Infâme », pour la tolérance et la liberté de pensée. (source: Wikipédia)

Se connaître pour mieux connaître l'autre

Gérald Blanchard

Introduction

Les conseillers de tout acabit, qu'ils soient indépendants ou employés de l'état, sont des professionnels appelés à maîtriser une somme considérable de connaissances et d'habiletés. Dans le cas des enseignants, en plus de leur champ de compétence, ils doivent être de bons communicateurs, posséder une bonne connaissance des sciences humaines, des mathématiques et des diverses théories de l'apprentissage. Aussi, en plus d'une formation de base exigeante, ils sont contraints de rafraîchir leurs connaissances sur une base continue. Dans cet article, je voudrais suggérer qu'un professionnel qui traite des besoins des autres, que ceux-ci soient d'ordre physique, psychique, ou financier, doit, en plus des connaissances énumérées, avoir une bonne connaissance de la nature humaine. Bien sûr que ce n'est pas un petit article qui comblera ce besoin. Mon but est de soulever de l'intérêt pour la question tout en mettant en évidence de manière particulière le rôle des émotions, leurs origines et leur importance dans nos vies. Pour le contenu, je me suis inspiré des écrits du neurologue, Antonio Damasio, et de quelques auteurs dont je nomme les livres à la fin de cet article.

Gérald Blanchard

Le contexte

On peut affirmer, de manière générale, que la vente a une image négative. Beaucoup de personnes l'associent à des tactiques de persuasion dont le but est de convaincre un client potentiel d'acheter un produit ou un service dont il n'a pas nécessairement besoin. Cela dit, tous les conseillers doivent réaliser que les clients-bénéficiaires ont quand même des besoins qu'ils ne peuvent combler sans aide. Ces professionnels savent aussi qu'il leur incombe d'utiliser des approches qui tiennent compte des réticences de ces derniers afin de développer avec eux des relations à long terme fondées sur la confiance. Dans cette optique, l'intervention doit être envisagée comme une relation d'aide où, s'inspirant des travaux de Carl Rogers, un psychologue américain, il est essentiel que le client-patient maintienne une certaine autonomie. Cette approche est d'ailleurs envisagée comme faisant l'objet d'un nouveau volet dans la formation des médecins à la faculté de médecine de l'Université de Montréal.

Le cerveau, un centre de commande

L'humain est un organisme qui partage avec toutes les autres formes de vie l'instinct de survivre et de se reproduire dans un environnement hostile. Les biologistes modernes, s'inspirant de Darwin et des connaissances génétiques récentes, nous expliquent comment l'espèce humaine est issue d'un long processus d'évolution et qu'elle partage des gènes avec toutes les autres formes de vie. Sur une échelle géologique, l'homme est arrivé sur scène récemment, tout au plus quelques centaines de milliers d'années, et il s'est surtout démarqué des autres espèces par la complexité de son cerveau. Dans ce sens et autant qu'on le sache, il est devenu l'organisme le plus complexe de la nature.

Le cerveau de l'homme, en plus de lui permettre de raisonner, possède la capacité de produire directement ou de commander à d'autres organes la production de messages prenant la forme d'un neurotransmetteur ou d'une décharge électrique dans le réseau neuronal. Voici quelques exemples. Le cerveau produit de la sérotonine, un neurotransmetteur qui a pour effet, entre

autres, d'agir comme analgésique ainsi que de modifier nos humeurs. Par ailleurs, le cerveau, ayant analysé le degré de glucose dans le sang, commandera au pancréas de produire de l'insuline pour métaboliser ce sucre. Il en est ainsi pour la production des hormones telles l'estrogène ou la testostérone par le système reproductif qui a pour effet,entre autres, d'émoustiller nos appétits sexuels.

La diversité des systèmes et l'homéostasie
La biologie évolutionniste nous aide à comprendre que tous les systèmes d'un organisme ont d'abord comme raison d'être sa survie. Chez l'homme, ces systèmes sont nombreux et complexes. Pour n'en nommer que quelques-uns, il y les systèmes digestif, reproductif, cardio-vasculaire, nerveux, endocrinien, et immunitaire. Tous ces systèmes sont reliés les uns aux autres et doivent être maintenus en équilibre pour le fonctionnement harmonieux de l'ensemble. C'est l'état d'homéostasie décrit une première fois par Claude Bernard au XIX siècle.

Ces processus agissent le plus souvent à notre insu, à l'abri du radar de notre conscience. Nous n'en prenons connaissance qu'une fois que les effets se sont manifestés avec des résultats souvent plaisants et réconfortants mais aussi, parfois, pénibles et déstabilisants. Bref, même si ces systèmes agissent pour faciliter notre survie, ce n'est pas toujours évident dans la façon qu'ils se manifestent à notre conscience.

Les grilles d'analyse

Nous définirons le mot grille comme un ensemble de concepts servant à jeter un éclairage sur la nature des comportements humains. Dans les cours de gestion, nous utilisons souvent la *Pyramide de Maslow* comme grille d'analyse. Je propose au lecteur l'examen sommaire d'une autre grille. Il s'agit du Théâtre des émotions, inspiré des travaux de Spinoza. Aussi, je suggère aux conseiller d'utiliser cet outil pour comprendre les motivations de leurs clients-patients et, en quelque sorte, expliquer leurs comportements.

Au XVII siècle, Spinoza fut le premier penseur moderne à postuler que le corps et l'esprit étaient deux aspects de la même substance. Il proposait pour la première fois la thèse selon laquelle l'être humain, comme plusieurs autres espèces, était mu par les processus de son cerveau qui, pris dans leur ensemble, constituaient son esprit, ce qui à l'époque on appelait couramment son âme. Le corps était pour ainsi dire le théâtre du jeu des émotions et le cerveau en assurait à la fois la production et la représentation.

Une définition des émotions

Les émotions, parfois appelées, *affects*, par Spinoza, sont des mécanismes déclenchés par notre cerveau qui, en présence d'un objet ou d'un évènement stimulant, produit un ou des effets qui peuvent être vus comme des comportements de survie. Ces effets peuvent prendre diverses formes dont des comportements visibles ou des dispositions d'esprit que l'on appelle couramment des états d'âmes. Dans le cas de la peur ou de la colère, les effets visibles sont faciles à distinguer. On ne s'y trompe pas. Toutefois, les effets invisibles mais non moins réels sont tout aussi importants. Par exemple, ils pourraient prendre la forme d'un malaise incommodant, d'une fatigue accablante, ou, en des circonstances plus heureuses, à de l'enthousiasme exubérant.

Une hiérarchie des émotions

La neurophysiologie, à l'aide de nouvelles technologies, a pu déterminer quelles parties du cerveau sont capables de produire les différents états d'esprit et comportements que nous appelons émotions et appétits. Il s'agit de processus chimiques et physiques complexes qui produisent des effets qui se manifestent soit en des comportements distincts ou en des états d'esprit qui prédisposent à tel comportement plutôt qu'à tel autre.

La description des principales catégories d'émotions

1) Les appétits et les pulsions
On associe appétit ou pulsion aux mouvements urgents de l'organisme pour combler certains besoins physiologiques fortement ressentis, par exemple, la soif, la faim, ou la libido. Ces manifestations diffèrent des émotions dans leur degré d'urgence et dans le haut niveau d'automatisme qu'ils démontrent en présence de l'objet déclencheur.

2) Les émotions de base
La peur, la colère, le dégoût, la surprise, la tristesse, et la joie sont identifiés comme des émotions de base. Elles sont innées, c'est-à-dire déterminées génétiquement, et se manifestent sans faire appel à l'aspect raisonnant du cerveau. Il est important de reconnaître la présence de ces émotions chez soi-même ainsi que chez les autres et d'en comprendre la nature afin de savoir comment réagir.

3) Les émotions de fond
Nous pouvons imaginer celles-ci comme étant les résultats de plusieurs phénomènes concurrents qui régulent l'ensemble des processus qui se jouent dans le théâtre qu'est l'organisme humain. À date, celles-ci sont assez peu comprises. On se contente de les évoquer en parlant d'états d'esprit comme, par exemple, la bonne humeur, la lassitude, le découragement, l'enthousiasme.

4) Les émotions sociales
La sympathie, l'embarras, la honte, la fierté, la jalousie, l'envie, la gratitude, l'admiration, l'indignation, et le mépris sont des émotions sociales. Celles-ci sont en partie acquises ou déterminées par l'environnement social dans lequel l'individu a grandi. Comme les émotions de base, elles se manifestent aussi chez un grand nombre d'autres espèces animales et dépendent peu de l'aspect raisonnant du cerveau. Cependant, elles sont susceptibles d'être modulées et elles constituent la base sur laquelle sont fondés nos codes de conduite et d'éthique.

5) Les sentiments
Encore une fois, les neurosciences viennent à notre secours en nous apprenant que le cerveau est constamment à l'œuvre pour dresser une représentation détaillée du corps dans toutes ses dimensions. Ce plan est le produit d'un mappage et est constitué de circuits neuronaux qui sont continuellement mis à jour autant pendant les états d'éveil que de sommeil. Ainsi, la connaissance que nous avons de nous même et sur laquelle notre identité même dépend, découle directement de représentations qui existent dans les circuits neuronaux et qui prennent souvent la forme d'idées.

Dans cette optique, les sentiments sont des émotions qui ont été converties en circuits neuronaux et qui prennent la forme d'idées qui peuvent être évoquées au besoin afin d'assurer la survie de l'individu dans un climat de bien-être. Aussi, c'est en évoquant les sentiments éprouvés lors d'expériences passées que l'homme se constitue une autobiographie -- une identité-- à laquelle il se réfère pour anticiper et planifier le futur. Plusieurs chercheurs considèrent qu'ainsi il est unique parmi les animaux.

Conclusion

En fin de compte, autant les émotions que les sentiments ont comme raison d'être d'assurer la survie de l'organisme. Qui plus est, chez l'homme, les émotions ont évolué dans la savane africaine il y a quelques centaines de milliers d'années dans un contexte radicalement différent du présent. Ainsi, la colère ou la peur qui, à l'époque, pouvaient nous sauver des prédateurs, ne sont plus nécessairement les meilleurs mécanismes pour survivre dans un milieu urbain moderne. Par contre, le jeu des sentiments sociaux pourrait s'avérer d'importance capitale pour notre espèce qui est de plus en plus à l'étroit sur cette terre.

Dans l'ensemble, les neurosciences nous expliquent comment les émotions sont déclenchées par des objets ou des événements externes (images, présence de personnes, discours) ou internes (évocations d'idées, d'objets, d'événements, ou tout simplement suite à une indigestion ou sous l'effet de sécrétions hormonales). Vue de cet angle, l'éducation consiste, entre autres, à apprendre comment moduler ses pulsions et ses émotions. Dans certains cas, il faut carrément éliminer ou éloigner l'élément déclencheur (cacher les chocolats, la bière, etc.). Dans tous les cas, apprendre à reconnaître et à contrôler ses émotions facilite la vie en société et rend plus facile l'atteinte d'un état général de bien-être que certains associent au bonheur.

Selon Damasio, la joie est une partition que le cerveau, en chef d'orchestre, joue dans une clef de plaisir. La tristesse, par contre, est une partition qui est jouée dans une clef de douleur. Dans les deux cas, ce que l'individu éprouve est indicatif de ce qui se passe à l'intérieur de son corps. À

date, ce que la science nous permet de connaître ne représente probablement que la pointe de l'iceberg. Cependant, ces connaissances s'avèreront utiles sinon nécessaires à qui veut agir en conseiller auprès de patients ou de clients.

Enfin, espérons que les professionnels avertis reconnaîtront davantage l'importance de cultiver l'empathie dans leurs relations avec leurs clients et leurs patients.

Lectures

Cette liste est composée de livres qui traitent de la nature de la vie en général mais plus particulièrement de la nature de l'homme à la lumière des sciences biologiques et évolutionnistes. Les livres sont ordonnés selon leur degré de pertinence avec le sujet de l'article.

1. Antonio Damasio, Spinosa avait Raison : Le cerveau des émotions. Odile Jacob 2003, Paris
2. Antonio Damasio, Le Sentiment Même de Soi : Corps, émotions, conscience. Édition de poche, 2002.
3. Charles Darwin, The Expression of the Emotions in Man and Animals, Kindle edition.
4. Jean-Pierre Changeux, L'homme de vérité, Odile Jacob, 2004, Paris
5. Richard Dawkins, Le gène égoïste, Odile Jacob, 1989, Paris.
6. Daniel C. Dennett, Darwin's Dangerous Idea : Evolution and the Meaning of Life, Simon & Schuster, 1995, New York.
7. Jared Diamond, The Third Chimpanzee : The Evolution and Future of the Human Animal. Harper Collins, 2006, New York.
8. Owen Flanigan, The Problem of the Soul : Two visions of the mind and how to reconcile them. Basic Books, 2003, New York.
9. Albert Jacquard, L'héritage de la liberté : de l'animalité à l'humanitude. Éditions du Seuil, 1986, Paris.
10. George Lakoff and Mark Johnson, Philosophy in the Flesh, Basic Books, 1999.
11. Stephen Pinker, *How the Mind Works*, Norton & Co. 1997, London.
12. Robert Wright, *The Moral Animal : why we are the way we are. The new science of evolutionary psychology*. Vintage Books, 1994, New York.

Le combat contre la barbarie est sans fin

Léon Ouaknine*

It takes an uncommon kind of mind to see the significance of the obvious

Alfred North Whitehead
Philosophe, logicien et mathématicien

Tous les jours nous sommes informés de monstrueux massacres qui nous laissent abasourdis; comment de telles abominations peuvent-elles advenir au XXIe siècle. Certes les gens meurent également dans les combats entre pro-Russes et nationalistes Ukrainiens mais on sent intuitivement qu'il n'y a rien de commun entre ces victimes et les 150 étudiants chrétiens que les islamistes ont abattu avec un horrible sadisme au Kenya. Les morts s'additionnent aux morts jusqu'à la nausée !

Il semble que depuis l'aube des temps historiques, l'homme n'a jamais cessé de marquer dans sa chair son inhumanité. Pourquoi une telle barbarie ?

On rend compte habituellement de ces épisodes de fièvres barbares par l'Histoire et la Géographie, le choc des intérêts ou des visions menant aux conflits ouverts entre « Eux » et « Nous » (défini comme le lien unissant soit l'ethnie, la classe sociale, la nation, la religion ou l'idéologie). Je ne crois pas que derrière ces causes proximales, serait embusqué un mal démoniaque comme le veulent les théologiens. La main invisible qui prédispose l'humanité à tant de tragédies récurrentes n'est ni religieuse ni métaphysique, elle se situe plutôt du côté de la biologie évolutionnaire qui a mené à l'espèce *homo sapiens* et à sa manière de faire société.

Ce papier se limite à exposer une thèse laissant la démonstration détaillée pour un article ultérieur. Je m'explique ici à coup de serpe sur un mode que certains trouveront caricatural, en argumentant à partir de modèles extrêmes qu'on ne retrouve pas ou peu dans le tableau de la vraie vie, laquelle exhibe plutôt cinquante nuances de gris que juste du noir et du blanc.

Les sociétés humaines sont ainsi faites

Léon Ouaknine

Toute société est nécessairement composée d'une immense majorité de conformistes et d'une infime poignée d'innovateurs et par là souvent iconoclastes; elle exploserait ou dépérirait au cas ou l'un ou l'autre des deux termes venait à changer drastiquement.

Imaginons d'abord une société composée très majoritairement d'esprits rétifs au prêt à penser, impossible à embrigader, de brillants innovateurs remodelant sans cesse les savoirs et les savoir-faire. Une société d'individualistes avec un tel niveau de bouillonnement intellectuel - philosophique, scientifique et artistique - ne pourrait pas perdurer sans qu'une majorité de ces génies soit confinée à des tâches subalternes. Comment pourraient-ils s'y plier ? Si tous les généraux de Napoléon s'étaient définis à l'instar de l'empereur, peu portés à l'obéissance, comment celui-ci aurait-il pu déployer son génie militaire ? Aldous Huxley dans son livre de fiction dystopique « *A brave new world* » décrit brièvement pourquoi une société composée uniquement d'alphas, la caste suprêmement intelligente, s'effondrerait d'elle-même rapidement., tant il est clair qu'aucun alpha n'accepterait longtemps d'être simplement les mains et les jambes d'un autre alpha. Comme on le devine aisément, un innovateur est par définition un iconoclaste, un transgresseur, un blasphémateur, bref, un

individualiste peut-être à l'image du surhomme de Nietzche, pas celui du cliché nazi, mais celui qu'imagina le philosophe lui-même. Peuvent-ils être une multitude et concourir à un but commun avec l'inévitable restriction de leur autonomie que suppose toute coopération ? Peu probable !

Envisageons maintenant une société composée uniquement de conformistes. Son mode de fonctionnement serait axé sur la seule reproduction du même, en un mot, rituels et statu quo. Par-dessus tout, on ne peut attendre aucune indépendance de pensée des conformistes. Cette société finirait par être balayée lorsque son environnement physique, social ou politique changerait. Et de façon absolument inévitable tout environnement change. La loi d'airain, c'est changer ou périr. On peut rétorquer qu'il existe pourtant des groupes qui maintiennent leurs traditions intactes sans ajouts ni retranchements comme par exemple les communautés amish ou hassidiques, communautés figées dans le temps, la loi de dieu donnée une fois pour toutes ayant préséance sur la loi des hommes. Mais ces groupes en fait trichent, ils profitent des innovations des autres, par exemple les traitements médicaux et de plus leur sécurité générale est prise en charge par l'État. De fait, il n'existe aucun exemple de société un tant soit peu complexe qui ne bouge jamais.

La barbarie est un état humain rapidement engendré par une situation, un contexte, un lieu, un vécu, une dégradation....

Dans la réalité évidemment toutes les sociétés s'appuient, et sur les « conformistes » et sur les « innovateurs », non pas sous forme de blocs purs mais distribués sur un arc qui va de l'inventeur/iconoclaste comme le linguiste Noam Chomsky, l'un des intellectuels les plus cités au monde au conformiste le plus épais (il y en a trop pour donner un nom). Le biologiste Mark Pagel, fellow de la Royal Society, souligne que nous partageons 99,6 % de nos gènes avec les chimpanzés; il a fallu une toute petite variation du génome pour produire les différences que l'on sait, entre eux et nous. Mark Pagel établit un parallèle avec la variation innovatrice aujourd'hui à l'œuvre dans la société. Une petite variation dans la façon de se soigner (vaccinations) ou dans la façon de communiquer (Iphone, facebook) sera reprise très rapidement par des millions de copieurs et entraînera d'importants changements sociétaux de comportement. Une société ne peut tolérer un trop grand nombre d'innovateurs si elle veut maintenir un niveau minimal de stabilité.

Permettez-moi une comparaison un peu osée, disons que toute société fonctionne comme un réacteur nucléaire. Les neutrons qui font éclater les noyaux pour produire de l'énergie doivent demeurer en nombre réduit grâce à l'eau lourde ou autre procédé, sinon tous les noyaux éclateraient d'un coup et la centrale nucléaire se transformerait instantanément en bombe atomique.

Mais ce dipôle qui permet à la société de perdurer est aussi la source de tragédies toujours recommencées, l'évolution ayant voulu que les conformistes soient prédisposés à la soumission et les iconoclastes à la transgression et au refus de l'embrigadement.

Mais pourquoi en est-il ainsi ? Rien de bien mystérieux; il s'est produit depuis l'émergence des hominidés il y a près de 8 millions d'années une double pression sélective, l'une qui a poussé l'immense majorité vers la soumission à l'autorité (religieuse, politique ou intellectuelle), l'autre, une infime minorité vers la transgression. D'un côté, les foules qu'on embobine facilement, de l'autre les Chomsky, Soljenitsyne, Galilée, Pasteur, Einstein, Jésus, Mahomet, De Gaulle, Hitler, Staline, Pol Pot, qui éclairent ou au contraire nous emmènent dans des abîmes sans fond. Comme le dit si bien David Deutsch, professeur de physique quantique à Oxford, « l'Histoire nous confirme qu'une personne exceptionnellement inventive peut être des milliers de fois plus productive économiquement, intellectuellement ou de toute autre façon que la plupart

des gens. Une telle personne peut provoquer d'immenses malheurs si elle consacrait ses pouvoirs au mal plutôt qu'au bien » (http://aeon.co/magazine/technology/david-deutsch-artificial-intelligence/ Octobre 2012).

Comment se fait-il que nous autres, l'immense majorité, soyons portés à être des conformistes et pourquoi si peu de personnes pensent-elles réellement par elles-mêmes, indifférente au qu'en-dira-t-on. La biologie évolutionnaire nous fournit là aussi une réponse. Durant sa longue et lente transformation, le petit d'hominidé avait d'autant plus de chances de survivre qu'il écoutait religieusement ses parents et les personnes en autorité sur ce qu'il fallait faire et ne pas faire pour éviter la mort. Peu de désobéissants survivaient, la nature ne faisant aucun cadeau. De plus, l'expérience montrait qu'on survivait mieux en groupe qu'isolément, ce qui a conforté durant les millions d'années de notre évolution notre désir de ne pas être trop différent des autres. Voilà pourquoi nous traînons avec nous cette détestable mentalité de troupeau, qui, lorsque nous sommes en foule, désarme le peu d'esprit critique et de sens moral dont nous sommes dotés. Sur ce sujet, les résultats de la célèbre expérience menée par le professeur Philip Zimbardo à l'université de Stanford en 1971 (effet Lucifer) font froid dans le dos quand on réalise qui nous sommes vraiment.

Des étudiants furent répartis en 2 groupes, un de prisonniers, l'autre de gardiens. Les prisonniers et les gardes s'adaptèrent rapidement aux rôles qu'on leur avait assignés, dépassant les limites de ce qui avait été prévu et conduisant à des situations réellement dangereuses et psychologiquement dommageables. L'une des conclusions de l'étude fut qu'un tiers des gardiens fit preuve de comportements sadiques. Malgré la dégradation des conditions et la perte de contrôle de l'expérience, une seule personne sur les cinquante participants de l'étude s'opposa à la poursuite de l'expérience pour des raisons morales (Wikipédia). On peut imaginer sans grand risque de se tromper que si dans la vraie vie cette personne morale savait que sa prise de position publique lui attirerait ainsi qu'à sa famille de graves ennuis et peut-être même la mort, le courage de se dresser contre l'infamie aurait été plus incertain.

Ajoutons que l'homo sapiens plus proche en cela du chimpanzé que du bonobo cherchera naturellement, soit à dominer, soit devra se soumettre au plus fort. La façon de faire société de l'homme au-delà d'un seuil minimal de complexité, s'est toujours moulée sur un principe de hiérarchie, d'où la révérence à l'égard des autorités fortes même lorsqu'elles ordonnent des comportements monstrueux. On ne peut expliquer autrement pourquoi des millions de personnes ont obéi sans beaucoup d'hésitations à tous les dictateurs et monstres que l'histoire a répertoriés (Hitler's willing executionners, Daniel J. Goldhagen 1996).

Si la proportion de personnes pensant par elles-mêmes avait été nettement plus importante en Allemagne que celle des conformistes, aucun psychopathe n'aurait pu les manipuler. Elles auraient été capables de résister à l'ivresse qui emporte les foules en marche et suspend chez l'individu toute fonction cognitive au profit de l'émotion partagée, aveugle et hystérique.

Sans aller aussi loin dans l'horreur, prenons un cas plus près de nous, moins tragique mais tragique malgré tout dans son exemplarité. Lorsque Georges Bush fit voter en octobre 2001 un mois après l'attaque du 11 septembre, le patriot act qui lui permettait quasiment de déclarer la guerre à qui il voulait, aucun grand journal américain ne s'est à l'époque battu férocement contre cette décision, par peur d'être en décalage avec le sentiment populaire hystérique du moment. Même le New York Times qui s'enorgueillit de sa tradition journalistique fut contraint des années après de réitérer son *mea culpa* suite à l'affaire Snowden, en avouant qu'il avait manqué de l'éthique la plus élémentaire pour n'avoir pas questionné le bien-fondé des affirmations des autorités américaines. Ça ressemble étrangement (j'allais dire diablement) à l'effet Lucifer de Philip Zimbardo, et pourtant, il y a des journalistes intelligents et des intellectuels brillants au NYT. Rappelons également ce que disait Bill Clinton lorsqu'il conseillait sa femme Hillary dans sa course à la présidence en 2008, « les électeurs préféreront toujours un leader fort qui a tort à un leader faible qui a raison ». Il avait hélas raison. Hillary, bêtement, vota les mesures de guerre proposées par Bush sans même les lire. (NYT, 18 avril 2015). Voilà deux leaders, pas les pires de l'histoire loin de là, uniquement préoccupés par la victoire, ne montrant aucun souci de savoir si leur geste était conforme à un souci minimal d'éthique.

La barbarie surgit donc à la jonction de cinq phénomènes :

1. Des temps incertains et particulièrement difficiles.
2. Des masses en mal de conformité à un sacré qui les rassure, prêtes à l'embrigadement.
3. Une extrême paucité d'esprits indépendants, rétifs à toute soumission.
4. Des leaders psychopathes avec un thème sacré (Hitler, la race aryenne; Abou Bakr al-Baghdadi, le califat, etc.) se présentant comme des sauveurs, s'emparent du pouvoir légalement ou par la force.
5. L'absence de structures démocratiques fortes s'appuyant sur de véritables contre-pouvoirs.

La conclusion serre le cœur. Ce qui fait qu'une société humaine perdure est aussi la source inépuisable de ses malheurs. Il ne peut y avoir de civilisation sans cet attribut humain de s'organiser en ensembles de plus en plus complexes, de coopérer pour produire de gigantesques réalisations, mais ce même attribut est l'ingrédient nécessaire, bien qu'heureusement non suffisant, de toute barbarie. C'est le destin tragique de l'humanité. Toutes les sociétés sont à risque, même celles qui ont fait de la défense des droits et libertés le socle de leurs constitutions, même le Canada. Imaginons à l'aube du XXIIe siècle un dérèglement climatique excessif avec des dizaines, peut-être même des centaines de millions de réfugiés aux portes du Canada, est-on sûr qu'on agira intelligemment ? Même l'optimisme d'un Steven Pinker, professeur de psychologie à Harvard (*The better angels of our nature* 2011) n'y résisterait pas.

Pour ma part je ne vois rien d'autre comme barrières au barbarisme que :

1. l'élucidation du réel par la science
2. le refus en tout temps du prêt-à-penser,
3. la promotion d'une éthique de la résistance, puisque l'histoire de l'humanité montre clairement que les États, quels qu'ils soient, sont des monstres froids (De Gaulle)
4. et le renforcement dans toutes les démocraties de véritables contre-pouvoirs.

Comme disait le philosophe Jankélévitch, à jamais marqué par la Shoah, « Ce qui est fait reste à faire ».

La meilleure histoire des sciences pour lecteurs non avertis

Les humanistes sont, par définition, des amis et appréciateurs des sciences. J'ai lu des dizaines d'histoires des sciences et essais sur les sciences. Mais celui qui m'a procuré le plus de plaisir fut celui-ci du britannique Bill Bryson.

Son approche est des plus concrètes : de quoi sont faites les choses... les particules subatomiques, les atomes et molécules, les objets, les organismes vivants, la terre de son milieu à sa surface, les atmosphères, les astres... Les « factoïdes » de Bryson sont toujours percutants et amusants. C. Braun

Une histoire de tout ou presque de Bill Bryson, Paris: Payot, 2007

Le pari de Robert Lamontage : Sommes-nous seuls dans l'Univers ?

Claude Braun

« Il y a deux types de corps dans le cosmos, les soleils et les terres : les premiers lumineux et en feu, les seconds cristallins et aqueux. Les terres sont en rotation autour des soleils, exactement comme la Terre se déplace autour du Soleil. Ce ne sont que la distance et la luminosité des soleils qui parviennent à rendre invisibles les autres terres, et il existe en réalité un univers infini dans lequel il n'y a pas de sphères de cristal et où les étoiles sont de même nature que notre soleil. » Giordano Bruno (1548-1600)

Robert Lamontagne est professeur de physique à l'Université de Montréal, directeur de l'Observatoire Mégantic, et spécialiste des exoplanètes, en vue surtout de savoir s'il existe de la vie extraterrestre. Ce qui suit est un compte rendu de conférence que Mr Lamontagne a récemment donnée au Coeur des Sciences de l'UQAM.

Nous sommes accoutumés à associer de telles préoccupations aux émissions télévisées de nerds en bodysuits de spandex sur vaisseaux spatiaux nommés Enterprise, et donc de les reléguer au domaine de la science fiction populaire. Nous avons aussi été las de savoir que les messages envoyés dans l'espace sont restés lettre morte pendant quatre décennies. On a eu tendance à classer la question de la vie extraterrestre dans le tiroir des questions oiseuses.

Erreur ! Le professeur Lamontagne a dispensé une magistrale conférence publique au Cœur des Sciences de l'UQAM le 15 oct 2015 pour mettre les pendules à l'heure.

Il a expliqué que la recherche scientifique sérieuse sur l'éventualité de vie extraterrestre a atteint une grande maturité. Il s'agit d'une importante communauté des scientifiques de disciplines diverses : exobiologistes, exophysiciens atomiques et subatomiques, exoastronomes, exochimistes, exogéologues, spécialistes de l'optique, mathématiciens, ingénieurs… Ceux-ci sont bien implantés dans les universités, formant une relève enthousiaste. Ils sont financés pour cette recherche spécifique à hauteur de plus d'une centaine de milliards de dollars par les pouvoirs publics. Ils organisent des congrès internationaux. Ils progressent très vite. Ils disposent de promesses de financement à court terme pour un télescope avec un miroir de 30 mètres aux États-Unis et de 39 mètres au Chili, de nouvelles sondes orbitales, des spectromètres spécialisés pour analyser les atmosphères de planètes lointaines…, etc.

On trouve présentement des exoplanètes tous les jours en observant un disque obscur passer devant un soleil n'importe où dans l'univers. On a officiellement identifié environ 3000 de ces planètes à ce jour, mais le rythme de repérage va considérablement s'accélérer dans les quelques années à venir, particulièrement avec la venue imminente d'un télescope orbital en remplacement de

Hubble qui sera beaucoup plus performant. Mais cela n'est que la première phase de la démarche pour détecter la vie.

Les équipes spécialisées sont maintenant capables de déterminer la taille et masse des soleils et planètes, la distance entre les deux, et aussi la vitesse d'orbite, et de même pour les lunes de ces planètes, même si c'est plus difficile. Tout ceci permet de déterminer si une planète ou lune est à une température compatible avec la vie telle qu'on la connait, c'est-à-dire entre zéro et environ 100 degrés centigrades. On dénomme cette fenêtre « zone habitable ». On est déjà en mesure d'estimer avec certitude qu'il existe au-delà d'un milliard de planètes en zone habitable dans notre seule galaxie. La troisième phase d'analyse consiste à repérer l'atmosphère des planètes plus « prometteuses ». En effet, il y a un mince halo de lumière autour des planètes pourvues d'une atmosphère parce que l'atmosphère diffracte la lumière de leurs soleils de façon maintenant beaucoup plus compréhensible pour les chercheurs.

Une quatrième phase d'analyse est l'analyse spectroscopique de ces atmosphères. La vie telle qu'on la connait est faite principalement de cinq éléments indispensables : oxygène, nitrogène, hydrogène, carbone et méthane. Des spectroscopes peuvent maintenant déterminer la concentration de chacun de ces éléments dans l'atmosphère de n'importe quelle planète. Or, une concentration d'oxygène semblable à celle de notre planète ne peut exister sans vie, car la nôtre, truffée d'oxygène, vient presque exclusivement de la vie sur notre planète, autrefois des bactéries mais aujourd'hui surtout des plantes vertes, notamment des arbres.

Ultimement, on pourra même déterminer s'il existe sur une planète donnée une forme avancée de vie car le méthane, tel qu'on le trouve concentré dans notre atmosphère, ne provient que de gros animaux, comme les vaches par exemple. Ensuite, on pourra détecter des signes d'industrialisation de la vie extraterrestre en mesurant la concentration d'azote dans l'atmosphère puisque cet élément dans une concentration comme celle de notre planète ne peut provenir que de l'activité industrielle. Finalement, dans 20 ans environ, si le financement est maintenu tel que promis, un télescope avec miroir de 60 mètres sera construit. Ce télescope permettra littéralement de voir les gros animaux et végétations sur des planètes de notre galaxie.

Par ailleurs, on pourra tourner nos oreilles vers les planètes plus prometteuses et analyser la facture du bruit blanc en émergeant. Toute planète produit un bruit blanc, mais le bruit blanc de notre planète est dans une catégorie complètement à part : radio, télé, micro-ondes, sonar, etc. Et on sait maintenant comment repérer ce type de « bruit blanc » dans l'espace de façon très dirigée. On pourra aussi projeter de façon ciblée vers ces planètes, des signaux radio. Toutefois, la réponse pourrait se faire attendre compte tenu des distances…

Robert Lamontagne dédie maintenant le gros de ses énergies à démontrer l'existence de vie extraterrestre dont il est convaincu qu'elle existe. Paraît-il qu'à chaque conférence publique qu'il donne sur le sujet depuis 5 ans, il parie $ 10.00 qu'on aura la réponse définitive en 2020. Il n'a pas manqué de lancer à nouveau le pari. Même si la réponse devait être négative, il sera difficile de ne pas se faire une idée forte à cette date.

Je conclus là où un directeur administratif et collecteur de fonds comme Robert Lamontagne risque peu d'aller… Si vous croyez qu'une entité immatérielle pourvue d'une personnalité quasi-humaine a créé l'humain à son image dans un univers/habitat, qu'est-ce que ça prendra pour vous faire changer d'avis ? Est-ce que la découverte de vie extraterrestre aura le moindre impact sur votre croyance ? Je connais la réponse. Vous mettrez comme toujours, à la manière de l'autruche, votre tête dans le sable, en insultant la mémoire de Copernic (héliocentrisme), de Darwin (évolution) de Hubble (big bang) et vous assassinerez, dans votre innocence tremblotante et dans votre prétention monstrueuse, une deuxième fois Giordano Bruno. Car Bruno a saisi ce que signifie l'existence des mondes infinis, si infinis que nombre de planètes comme la nôtre doivent y exister. Pour cette idée il fut brulé sur l'échafaud par l'Église Catholique.

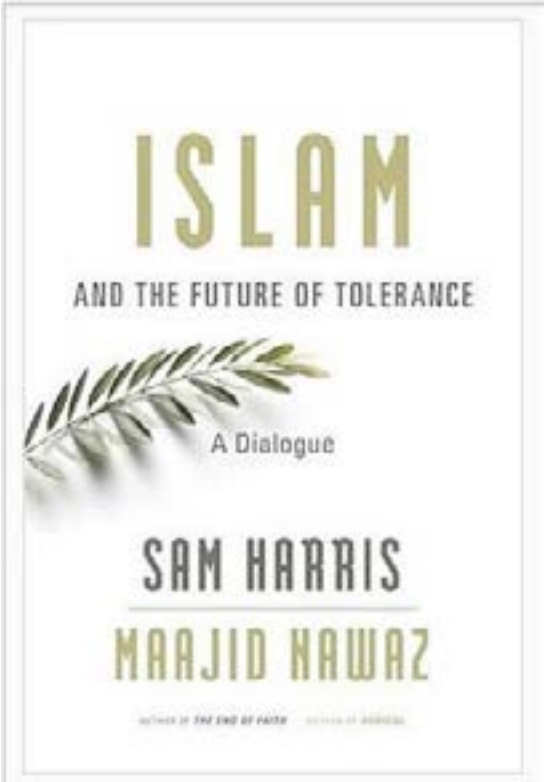
Robert Lamontagne

Compte-rendu de lecture de *Islam and the roots of tolerance*

Michel Pion

Dans le coin droit…

Pour tous ceux et celles qui s'intéressent un tant soit peu à l'athéisme le nom de Sam Harris vous est certainement familier. Écrivain à succès (*The End of Faith* (la fin de la foi), *Letter to a Christian Nation* (lettre à une nation chrétienne) *The Moral Landscape, How Science can Determine Human Values* (Le panorama moral, comment la science peut définir les valeurs humaines), spécialistes des neurosciences et défenseur de la science, il a été et continue d'être un participant de plusieurs débats et conférences où il défend l'athéisme comme étant un choix non seulement rationnel, mais aussi moral.



Et dans le coin gauche..

Maajid Hawaz. Ce nom ne dira sans doute rien à la plupart des gens, mais ce musulman modéré a un parcours des plus intéressants. Né en Angleterre, où il vit toujours, Hawaz a personnellement souffert, a de multiples reprises dans sa jeunesse, du racisme institutionnel ambiant de la société anglaise envers les musulmans. Sa révolte contre ce système l'a poussé à rejeter la société dans lequel il vivait et éventuellement se joindre, à l'âge de 16 ans, à une organisation « révolutionnaire » musulmane, *Hizb ut-Tahir*. Ce groupe fondé à Jérusalem en 1933 fut un premier à prôner la création de « califats » ou si on préfère « d'états islamiques ». Hawaz fut très actif au sein de cette organisation voyageant dans plusieurs pays européens et asiatiques pour créer des groupements locaux associés à *Hizb ut-Tahir*. Condamné à 5 ans de prison comme prisonnier politique en Égypte, il fut libéré grâce à l'intervention d'*Amnistie internationale*.

Cet événement, a eu un profond impact sur lui et l'a poussé, pour la première fois avoue-t-il, à sérieusement examiner l'idéologie pour laquelle il avait fait montre de tant de zèle. Ce parcours l'a amené à fonder sa propre organisation « *Quilliam* » [1] la première organisation anti-extrémisme musulmane. Pour en savoir plus sur le personnage on peut lire son récit autobiographique « *Radical* » [2].

Le résultat de la rencontre entre ces intellectuels a donné « *Islam and the future of tolerance, a dialogue* » et c'est effectivement ce dont il s'agit, un échange de vues entre Harris l'athée et le musulman modéré (oui, une telle chose existe), Nawaz.

Ceux qui s'attendent à un débat féroce entre le célèbre athée et le musulman seront déçus. La conversation reste en tout temps respectueuse et les deux protagonistes font preuve d'un esprit d'ouverture à l'autre qui les honore. Au fait, connaissant les opinions maintes fois répercutées de Harris sur l'Islam, j'ai l'impression que celui-ci s'est retenu pendant l'échange pour ne pas brusquer inutilement son interlocuteur.

La conversation comme telle se divise en plusieurs sujets;

- « The roots of extremism » (les racines de l'extrémisme) est un échange très intéressant dans la mesure ou Nawaz est extrêmement bien placé pour en discuter étant donné son passé. Tous ceux qui se posent des questions sur les causes de l'extrémisme chez les jeunes vont trouver la matière à réflexions.
- « The scope of the problem » (l'étendue du problème)
- « The power of belief » (la puissance de la croyance)
- « The betrayal of liberalism » (le libéralisme trahi)
- « The nature of Islam » (la nature de l'Islam) ici Sam Harris est un peu plus mordant dans ses répliques et questions.
- « Finding the way forward » (le chemin à venir)

Somme toute, « *Islam and the future of tolerance* » est une lecture intéressante dans la mesure où ce genre de dialogue est trop rare dans l'espace public où les positions de chacun sont souvent très campées, encore plus avec les récents évènements terroristes que nous avons vécus. Ce livre a le mérite de nous rappeler que tout n'est pas complètement noir et blanc entre les fidèles de Mahomet et le reste du monde, et que oui, il existe des musulmans modérés qui se désolent des actions de certains de leurs semblables.

1. http://www.quilliamfoundation.org/
2. http://www.amazon.ca/gp/product/B00MJD7CW0/ref=dp-kindle-redirect?ie=UTF8&btkr=1

FEREZ-VOUS CONFIANCE À CET HOMME POUR COMBATTRE LE TERRORISME ISLAMISTE ?

L'Arabie saoudite vient de former une coalition islamique pour lutter contre le terrorisme, annonce-t-elle. La coalition comprendrait 34 pays dont l'Égypte, la Turquie, les Émirats arabes Unis, mais aussi des pays d'Afrique et d'Asie. L'Iran, grand rival de Riyad, n'en fait pas partie.

Mais compte tenu du comportement passé du roi actuel d'Arabie Saoudienne, Salmane ben Abdelaziz Al Saoud, organisant littéralement et finançant le terrorisme islamiste à travers le monde, n'est-il pas plus plausible de penser qu'il se servira de sa nouvelle coalition plutôt pour fomenter encore plus de radicalisme salafiste sunnite, d'ignorance, de brutalité, d'exactions, de torture, de fanatisme, de guerres (comme celle en cours au Yemen) et de terrorisme ?

EXTRAITS DE DEUX LETTRES D'HUMANISTES AUX OSTENTATOIRES

Toute personne qui donne sur elle-même des renseignements privés, non sollicités, commet un acte d'indiscrétion à l'envers.

Si ces renseignements sont politiques ou religieux, il s'agit, non seulement d'affirmation identitaire, mais aussi de publicité. Cette publicité, si elle est ponctuelle, n'est pas une nuisance; si elle s'installe à demeure sur une personne transformée en homme-sandwich, on peut parler à juste titre de promotion redondante. Ces renseignements qui se propagent en la cité sous forme de macarons, de drapeaux, d'épinglettes ou de vêtements comme symboles identitaires, indiquent à quelle enseigne on loge et créent un clivage entre les gens, une barrière qui éteint toute velléité de dialogue, de rapprochement, voire d'intégration.

L'indiscrétion à l'envers est un argument, peut-être mineur, mais tout à fait pertinent contre le port du hidjab; cet argument ne supplantera jamais ceux, très forts, du renoncement de la femme à son pouvoir de séduction ou de sa soumission à des diktats culturels, religieux et familiaux. Entre parenthèses, force est d'admettre qu'en s'habillant à sa façon, cette façon fût-elle contraire aux valeurs des défenseurs d'une société laïque, chacun exerce ses libertés constitutionnelles.

Cependant, dans mes rapports avec autrui, ce qui m'intéresse, c'est leur faculté d'être de bons citoyens, compétents et honnêtes dans nos relations d'affaires, respectueux dans nos interactions sociétales; ne m'intéressent ni leur vie privée, ni leur credo.

Mettre à nu son espace intime, son monde intérieur, par des signes ostentatoires est, à mon point de vue, un acte antisocial. Ces marques ne sont pas l'apanage des Musulmans : les Sikhs, Chrétiens, Juifs, Bouddhistes, Hindouistes et même les athées ont les leurs. Ce sont des démonstrations publicitaires non sollicités, des indiscrétions qui mettent mal à l'aise, des indiscrétions contraires à toute convivialité. Dans ce topo, on ne jette la pierre à personne. On veut simplement sensibiliser les exhibitionnistes à une forme subtile d'invasion de l'espace public à des fins privées, dans la langue des symboles et des signes ostentatoires.

Le port du hidjab, liberté constitutionnelle, certes, mais définitivement indiscrétion à l'envers.

Guy Piché, 29 octobre 2015

Vous dites « Arrêtez de me juger et souriez-moi. C'est comme ça que les choses s'arrangeront ». J'accepte volontiers votre conseil et je vous souris et je suis sûr, moi aussi, que les choses vont s'arranger! D'ailleurs c'est le but de cet entretien.

Vous dites « Je porte le niqab parce que ça fait partie de ma foi, de mes croyances personnelles. C'est important pour moi de ne me montrer qu'à mon mari. C'est mon choix ».

Je suis sûr aussi que c'est votre choix et que vous dites vrai que personne ne vous force à le porter.

Le moment est venu de vous révéler un secret : nous Québécois et surtout Québécoises on a fait une bataille que vous ne pouvez même pas imaginer pour être libres des carcans induits par la religion et, à tort ou à raison et historiquement, on **se sent agressés** par quelqu'une qui porte le niqab. Pour nous c'est un symbole d'esclavage. Nous nous sentons agressés par le niqab de la même manière que par quelqu'une qui dirait, en criant, que nous Québécois sommes des **violeurs** de femmes. Nous avons des défauts, certes, mais nous ne sommes pas des violeurs de femmes.

Enrico Gambardella, 2015

Les humanistes du Québec
10 ans déjà!

2005- 2015

Association Humaniste du Québec
La voix des athées et des agnostiques

FONDATION HUMANISTE DU QUÉBEC

Les Sceptiques du Québec

Cet organisme ne souscrit à aucune thèse particulière - sauf à celle de l'esprit critique - dont il fait la promotion en débattant des arguments pour et contre toute position. Pour en savoir plus, venez nous rencontrer à l'une de nos conférences mensuelles, ou abonnez-vous à la revue "Le Québec sceptique", publiée trois fois par année.

Sujets de conférence : fin 2015 - début 2016

13 nov. : La détection du mensonge
13 déc. : Mentalisme et mémoire
13 jan. : Créationnisme scientifique
13 fév. : Humour et liberté d'expression

La revue "Le Québec sceptique"

Numéros : 84 : La croyance aux ovnis
85 : La pratique du végétarisme
86 : Science et pseudoscience
87 : Terrorisme et religion
88 : Controverses et scepticisme

www.sceptiques.qc.ca

Les principes de l'Association humaniste du Québec

1. Le premier principe de la pensée humaniste est le rejet de croyances basées sur des dogmes, sur des révélations divines, sur la mystique ou ayant recours au surnaturel, sans évidences vérifiables.

2. L'humanisme affirme la valeur, la dignité et l'autonomie des individus et le droit de chaque être humain à la plus grande liberté possible qui soit compatible avec les droits des autres. Les humanistes ont le devoir de se soucier de l'humanité entière incluant les futures générations. Les humanistes croient que la morale est une partie intrinsèque de la nature humaine basée sur la compréhension et le souci envers les autres, n'exigeant aucune sanction externe.

3. L'humanisme cherche à utiliser la science de façon créative et non de manière destructrice. Les humanistes croient que les solutions aux problèmes du monde se trouvent dans la pensée et l'action humaines plutôt que dans l'intervention divine. L'humanisme préconise l'application de la méthode scientifique et de la recherche sans restrictions aux problèmes du bien-être humain. Les humanistes croient toutefois aussi que l'application de la science et de la technologie doit être tempérée par des valeurs humaines. La science nous donne les moyens, mais les valeurs humaines doivent proposer les objectifs.

4. L'humanisme supporte la démocratie et les droits de l'homme. L'humanisme aspire au plus grand développement possible de chaque être humain. Il maintient que la démocratie et l'épanouissement de l'homme sont des questions de droit. Les principes de la démocratie et des droits de l'homme peuvent s'appliquer à plusieurs types de relations humaines et ne sont pas restreints aux méthodes du gouvernement.

5. L'humanisme insiste pour que la liberté personnelle soit associée à la responsabilité sociale. L'humanisme ose construire un monde sur le concept de la personne libre responsable envers la société, et reconnaît notre dépendance et responsabilité envers le monde naturel. L'humanisme n'est pas dogmatique, n'imposant aucune croyance à ses adhérents. Il est ainsi engagé en faveur d'une éducation libre d'endoctrinement.

6. L'humanisme est une réponse à la demande largement répandue d'une alternative à la religion dogmatique. Les principales religions du monde prétendent être basées sur des révélations pour toujours immuables, et plusieurs cherchent à imposer leur vision du monde à toute l'humanité. L'humanisme reconnaît qu'une connaissance fiable du monde et de soi-même se développe par un continuel processus d'observation, d'évaluation et de révision.

7. L'humanisme prise la créativité artistique et l'imagination et reconnaît le pouvoir de transformation de l'art. L'humanisme affirme l'importance de la littérature, de la musique, des arts visuels et de la scène pour le développement et la réalisation de la personne.

8. L'humanisme est une orientation de vie visant la réalisation maximale possible à travers le développement d'une vie morale et créative et offre un moyen éthique et rationnel pour affronter les défis de notre époque. L'humanisme peut être une façon de vivre pour chacun et partout.

Fiche d'adhésion

Je sous signé, déclare adhérer aux principes humanistes au verso et demande à l'Association humaniste du Québec de me recevoir comme membre

*Nom, prénom ……
*Adresse……..
*Ville……..
*Code postal…… Téléphone ……;;;;;;
*Courriel……
Votre site internet personnel……
Profession……

Je règle ma cotisation de :
[ ] $20.00 (1 an) [ ] $35.00 (2 ans) [ ] $50.00 (3 ans)

Et un don de :
[ ] $20.00 [ ] $50.00 [ ] $100.00 [ ] autre

Par le moyen suivant:

[ ] en espèces
[ ] par chèque au nom de l'Association humaniste du Québec
[ ] par notre site internet (Paypal ou carte de crédit)

http://assohum.org

Signature……
Date……..

- Information nécessaire pour le renouvellement

Vous pouvez adhérer ou renouveller en ligne en utilisant le bouton Paypal sur notre page http://assohum.org/devenez-membre/ : ou en nous retournant le formulaire ci-dessus par la poste à l'Association humaniste du Québec, 1225 St-Joseph Est, Montréal, Qc H2J 1L7

Un reçu pour don de charité de $35.00 ou plus peut être réclamé pour fin d'impôts